

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

TABLE DES GRAVURES DANS LE VOL. III.

DU 4 JANVIER AU 26 DECEMBRE, 1872.

A

Aérostas, 140.
Agriculture, l'exposition d', à Montréal, 467.
Alsace et Lorraine, 498
Alsace, le marche aux domestiques en, 336
Alsacienne, Une, 401
Ango-gardien, L', 186
Annapolis, ruines, de, 56
" Vieux Fort, 56
Arc de triomphe à Montréal, 251
Artiste, Le jeune, 5
Aveugle, L', et son chien, 187

B

Banc de Sa Majesté, Le, 162
Barrie, courses de, 398
Barron, le bloc de, à Montréal, 320
Basilique de St. Pierre à Rome, 69
Bataillon provisoire, 509
Bateau de sauvetage, Le, 607
Bébé, Le, 83
Bécasino, La, 437
Bourget, Mgr., les noces d'or, 545
" le dîner à l'Hôtel de Ville, 545
" la procession à la place d'Armes, 547
" l'arrivée à l'Hôtel de Ville, 547
Brandy Pot, 112
Bright, John, 236

C

Caouana, promenade de, 439
" les courses de, 48
Camp du Bataillon Provisoire, 509
Cartier, la maison où naquit Sir George, 329
Casse-Noisettes, Les, et le Siffleur, 89
Cathédrale, La, de Montréal, 65
Césars, palais des, 137
Chasse au cerf, dans les forêts canadiennes, 620
Chasse, La, au renard, 474
Cherrier, C. S., 475
Cheval de trait, cheval de course, 572
Chevaux malades, 326

Cologne, cathédrale de, 222
Communaux. Les prisonniers de la, 138

D

David jouant de la harpe devant Saul, 293
Decker, Parc, 376, 307
DeLorme, Rev. B. 185
Dernières modes du printemps, Les, 198
Deux hommes de poids, 24
Dinanche en Bretagne, Le, 235
Don Sébastien Larda de Tájada, 308

E

Education d'Azor, 330
Eglise, L', de St. Louis de Nashua, 161
" des Canadiens à Worcester, 173
" de Notre-Dame de Bonsecours à Montréal, 68
Elections, Les, à Montréal, 438.
Eradicé, Une, 23.
Eruption du Vesuve, 260
Espagne, chef de l'insurrection, 308
" incendie du palais de l'Escurial, 270
Exposition de Hamilton, 188
Esquimalt, Havre d', 17

F

Femme, La, d'un chef sauvage, 113
Fisk, assassinat de, 17
Foi, La, 385
Fouilles, Les, 284
Franchère, Gabriel, 281
Fraser, les chutes de, à la Malbaie, 342
Funérailles, Les, de l'archiduchesse Sophie, à Vienne, 367

G

Galerie des Dames, dans la chambre des Lords, 246
Galeries des Journalistes à Ottawa, 253
Galles, S. A. K. le prince de, 6
Galt, vue de, Ontario, 545
Garnet, chute de la rivière, 115
Genève, cour d'arbitrage de, 260
Giointha del Monte, Rome, 515

Gouverneurs, ancienne résidence à Trois-Rivières, Les, 341
Grand Bay, Le, 11
Greeley, Horace, 366
Groupes d'Ange, 44, 54

GALERIE NATIONALE—
Bourget, Mgr. Ignace, 65
Cook, Mgr., 257, 265
Franchère, Gabriel, 281
Joly, Henri-Gustave, 29
Labroche-Viger, M., 233
Léry, le comte de, 248
Panset, Pierre-Louis, 269
Perrault, Joseph François, 5
Prinseau, Rev. P. B., 178

H

Hamilton, exposition de, 488
Hutte de paysan dans la Forêt Noire, 452
Horticulture, l'exposition d', à Montréal, 461

I

Incendie de la Salle St. Patrice à Montréal, 497
Intérieur de la Basilique de St. Pierre à Rome, 69
Italie, la Jeune, 449

L

Lajeunesse, Delle, Emma, 586
Léopard nuagé et l'oiseau satyre, 31
Lord Dufferin, 117
" à Montréal, 563
Louis XIV donnant audience à ses ministres, 402
Lourdes, le pèlerinage de.—Frères de la Doct. Chrétienne, 531
Lourdes, le pèlerinage de.—la maison de Bernadette, 581
Lourdes, le pèlerinage de.—le chemin de la grotte, 583
Lourdes, le pèlerinage de.—la Grotte, 584

M

Malade, Le, imaginaire, 209

Manitoba, vue de St. Boniface, 341
Manitoban, ateliers du, après le saocage, 519
Marchand, Le, de gravures, 185
Marchal Vaillant, 329
Matin, Le, 474, 471
Mère, Heureuse, 29
Meyer la Madone de, 282
Mines, Les, de fer, à Hull, 30
Miramichi, vue sur la rivière, 605
Montmorency, vue sur la rivière, 218
Montréal, vieux séminaire de, 618
Monstre, Le, du lac Eutopia, N. B., 572

N

Navire, Le, " Emigrant," 368
Nègres, Les, dans le Sud, 391
Niagara, 557
Nicotet, Le lac, 104
Notre-Dame de Lourdes, le pèlerinage de, 534

O

Offrande des palmes, L', 126
Orphelin, L', 521

P

Parkman, Francis, 149
Papa, Un bon, 8
Pawnee, chef des, 175
Penserosa, 294
Péroquets, allée des, à Londres, 404
Philip, La rivière, 56
Picton, N. E., 398
Porteur d'eau Espagnol, 331
Prince de Galles, 152
Procession au flambeaux, 533
Promenade, Une, 396

Q

Québec, La porte St. Louis, 53
" Prescott, 53

R

Rimouski, Le pont de fer, en construction, 608

Rochers Brandy Pot, Fleuve St. Laurent, 116
Rockwood, asile des aliénés, 486

S

Saguenay, 269
" l'embouchure du, 473
Salle d'exercice à Montréal, après l'effondrement, 65
St. Catherine, le mariage mystique de, 18
St. Patrice, l'incendie de la salle, à Montréal, 497
St. François, la pêche aux flambeaux, 485
St. Ursule, chute de, 63
Sauvages, Les, et le club Shamrock de Montréal, 389
Shawongan, Les chutes de, 212
Shodiak, La pêche à, 79
Sœurs de la Miséricorde, 77
Soudat, Le, et son fils, 210
Souricière, La, 149
Sur la piste, 44

T

Tambourine, La, 100
Tanneries, sur le Rhône, à Genève, 20
Thimander, Le, 271
Tir, Le, de l'arc en Angleterre, 440
Tourmente, Le Cap, 271
Traverse, La, du ruisseau, 425
Troubatour, Le, 30, 464

V

Valence, Les vendanges à, Espagne, 510
Vase Brisé, Le, 221
Vestibule, Le, de l'assemblée nationale, à Versailles, 128
Vésuve, L'éruption du, 293
Vienne, Le nouvel Hotel de Ville, 32
Victoria, Colombie Anglaise, 78, 220, 257

Y

Yacht, Le, appartenant au gouverneur Général, 571

TABLE DES MATIÈRES.

A

Académie commerciale catholique, 302
Académie française, L', 436
Accident sur le Great Western, 568
Aérostas, Les, 140
Agriculture, le manuel d', 2ème édition, 465
Agriculture, 561
A la bruyante, 10, 22, 34, 46, 58, 70, 82, 94, 106, 118, 130, 142, 154, 166, 178, 286, 298, 310, 322, 334.
Albany, Canadiens d', 292
Album, L', du touriste, 386
Alexandre, La mort d', empereur de Russie, 578
Allemagne, Un monastère en, 176
Alsace, Les femmes de l', 385
Américains, Les, 58
Angleterre, L', et ses colonies, 609
Annoe, L', terrible, 255
Antechrist, Un portrait de l', Arbitrage, L', 448
Archiduchesse Sophie, 364
Archives, 123
Armée russe, L', 424
Assemblée Législative, 561, 573, 585, 609
Assemblée nationale, à Versailles, 124
A travers mes livres, 3, 50, 98, 122, 148, 206, 302, 335, 421, 445, 458, 483, 506, 504
Au fil de la plume, 335, 407, 491, 543
Aveugle, L', et son chien, 184

B

Banc, Le, de Sa Majesté, 160
Banque, La, d'Espagne, 525
Barré, Jean, 30, 407, 410, 443, 454, 467
Bassano, le marquis et la marquise, 465
Bassano, accablé, 232
Bassano, marquis, 448
Beaury, Charles, 153
Bebe, Le, 280
Beffes, les troubles de, 413
Belchasse, 369
Berthier, 569
Bigot, Les ruines du château, 459
Blasphème et Jules Fabre, 15
Bons, ou mines, 436
Bon Pasteur, Le, 617
Borgia, Une nouvelle, 436
Boston, 20
Boston, Le grand incendie de, 562
Boston, Le meurtre de, 550
Botanique et Flore du Canada, 279
Boutade, 364, 383
Bourse malade, bazar de, 35
Bourreaux, Les, de Montréal, 251, 238
Brandy Pot, 112
Bright, John, 232
Buenos Ayres, le massacre de, 119
Bulwain, 435, 537, 547
Bureau américain, 467, 519
Bulwain politique, 463, 487
Burke, le Père, 55
Bute, le marquis de, 364

C

Cabot, S. bastien, 541
Caouana, 441
Canada, Le, sous l'Union, 561
Canadien, Un, de l'Ouest, 566
Canadiens, Les, de l'Ouest, 614
Canaux, des, 115
Canoë, à Montréal, 459

Catastrophe sur le Sound, 425
Catholicisme en Angleterre, 441
Caserius, 135, 138, 338
Cazeau, Paquet et le "Nouveau Monde," 362
Cazotte, la prophétie de, 567
Cécile catholique, 76
Chabert, L'abbé, 465
Chambard et un journaliste, 160
Chambre de commerce de la Puisse, 40, 57
Chambre des Arts et Métiers, 572
Chaplain, au nom de, 87
Charité, de, 218
Charvoix, 369
Charité, La, 556
Chasse, La, 506
Chemin de fer du Nord, 76
Cherrier, C. S., 469
Cherrier, Les réponses de, à son banquet, 484
Chevaliers du poignard, 493, 502, 575
Chien, Un bon, 508
Chronique électorale, 507
Chronique de Québec, 194, 446, 531
Chronique, 52
Coïncidences numériques sur le nombre treize, 66
Communaux, atrocités de la, 172
Concert, Trois-Rivières, 489
Concile œcuménique, Le, 563, 567, 587, 611
Concours pour série de livres, 110
Conseils aux Canadiens émigrés, 119
Convention 8ème, des Canadiens aux Etats-Unis, 323, 430
Coquette, 578
Coquin, Un, 520
Correspondances, 323, 326
Correspondance Européenne, 398
Correspondance électorale, 501
Correspondance Parlementaire, 556
Correspondance sur la ville de Chatham, 649
Correspondance de Québec, 610
Cour d'Appel, 297
Cour de France, 556, 574
Courrier des eaux, 337, 399
Courrier d'Ontario, 362, 542
Courrier des Etats-Unis, 561, 573
Crevier, Le Dr., 171, 321
Crime, Un, 321
Critique littéraire, 335, 397

D

Darbois, massacre de Mgr., 59
Dash, la Comtesse, 472
Devoisement, Le, 279
Decker, Parc, 38
Déclaration d'amour, 562
Découverte, Une importante, 326
Description de la personne de Jésus-Christ, 65
Désastre, Un, 396
Detroit, Le, son fondateur, etc., 143, 167, 203, 227
Deux écureuils, et un siffleur, 88
Dix de Kads, 307, 309
Difficulté constitutionnelle, 477
Dîner donné à Lord Lisgar par les citoyens de Montréal, 332
Discours de M. Cherrier, 324
Discours du Juge Loranger, au banquet donné à M. Cherrier, 491
Diverses espèces de gens, 405
Dix huit septembre, 1872, 465
Doherty, l'Abbé, 297

Dormeurs, Les grands, 4
Double exécution, 436
Double mandat, aboli, Le, 574
Doutre, et Jette, M.M., 305
Drame, Le, de Montebello, 51
Drame, Un sanglant, 142
Drame, Un terrible, 422
Drame de la rue Lamontagne, 250
Droit constitutionnel, 305
Duel, Le, à la prussienne, 195
Duel, Le, parisien, 316
Dupanloup, Mgr., 304

E

EDITORIAUX:
"Album, L', de la Minerve," 69
Académie commerciale, 302
Bulletins Américains, 23, 34, 47, 59, 71, 83, 95, 191, 215, 251
Canaux, Les, 141
Chapleau, La lettre de M., 33
Chemin, Le, de fer du Nord, 73
Cour, La, d'appel, 153
Cour criminelle, 165
"Courrier, Le, de St. Hyacinthe," 45
Crevier, Le Dr., 292
Déclaration, Une importante, 21
Drapeau, Un, 33
Education aux Etats-Unis, 107
Émigration, L', 133
Exoex, L', du mal, 69
France, Ranson de la, 93
France, La nouvelle, 93
Franchise, La, municipale, 81
Gendron, 83
Genève, La commission de, 73
Groupe, Un, de Canadiens aux Etats-Unis, 169
Indépendance, 193
Industrie, 57, 121
Invasion, 45
Journal illustré quotidien, 117, 313
Juge, Un, courageux, 3
Lettre de la capitale, 213
Lettre, Une, nationale, 2
Libéralisme, Le, 262, 265
Livres canadiens, 110
Loi, Une belle, 69
Lutte nationale, 21
Mémorial nécrologique, 69
"Minerve," La, et le Pacifique, 249
Ministres, Les, œuvres des, 281
"National," Le, 214
Noi cœur, 69
Nouveau-Brunswick, Ecoles du, 297
Nouvel es électorales, 304
Nouvelle, La, année, 1
Ontario, 57
Orphelinat, L', de la Rivière MacKenzie, 69
Pagnuelo, Le livre de M., 250
Pape, Le, et Louis Veuillot, 217
Parlement, Le, fédéral et l'industrie, 249
Po e Nord, 239
Principes, Des, 83
Protection, Le, 145
Rapatriement, Le, 83
Recensement, Le, canadien, 136
Rumeurs politiques, 21, 285, 297
Savon, 169
Silhouettes littéraires, 74, 86, 98, 109, 122, 134, 141, 146
St. Jean Baptiste, La, 306
St. Jérôme, 85
St. Maurice, Le, 136
"Times," Le, 291

"Times," Le, d'Ottawa et le nouveau Juge, 116
Université, L', Laval, 83
Education d'Azor, 330
Education, L', dans la province de Québec, 230, 254, 342
Election du Président des Etats-Unis, 371
Election, Québec Centre, 394
Elections fédérales, 482
Elections, Les dernières, aux Etats-Unis, 567
Emigrant, L', 364
Elections municipales de Hull, pour 1872, 39, 100
Emules de Troppman, 143
En route, 179, 299, 311, 335, 394, 467
En route pour le Pacifique, 266
Enquête sur la mort de Gandie, 393
Esquimalt, Le port de, 21
Etats-Unis, Le 4 juin, 323
Études sur le choléra asiatique, 268
Et des sur la liberté religieuse en Canada, 301, 313
Étude, hist. riches et légales, 550
Étude du dessin industriel et artistique, 453
Excursion aux Etats-Unis, (Correspondance), 23
Exemple, Un, de dépravation, 26
Exécution à Montmartre, 287
Extrême gauche à l'Assemblée Nationale, 363

F

Fanatisme, Le, à l'œuvre, 3
Femme, La, d'un chef indien, 112
Fête, Une, à Nicolet, 45
Floide, 327
Flore française, 503
France et la Royauté, 453
France, La, et le Canada, 421
Fraser, Les chutes, 348
Fremont, Le général, 184

G

Galles, La procession en l'honneur du prince de, 148
Galway, L'élection de, 434
Gandle, l'affaire, 393
Gaspé, 256
Garde, La, républicaine, 314
Général, J. A., 304
Gens d'esprit, 496
Gouverneur, Un bon Lieutenant, 585
Grant et Greeley, 315
Grèves des Blanchisseuses, 323
Grottes, Les, Rouges, 272

H

Héroïsme d'un souve pontifical, 614
Hill, Le mariage de Dile Elizabeth, 21
Histoires excentriques, 468
Hôtel, Le premier, de New-York, 446
Hugo, Jeune, 195
Hull, les élections municipales de, 39, 100
Humphry, Gilbert, 555
Hyacinthe, Le Père, 453
"Le mariage du Père, 435
Hymen, L', et la Coquette, 613

I

Incendie, L', de Boston, 562
Indépendance canadienne, L', 110

Industrie, L', 430
Inondations, Les, du Sud de la France, 424
Inquiétude, Une grande, 88
Insulte au drapeau de la France, 479
International, 453

J

Jésus-Christ, description de, 615
Jésus insulté, 151
Jésus et les disciples d'Emmaus, 164
Joliette, La fondation de, 441
Joueurs, Les, de cricket, anglais, 426
Judas, baiser de, 148, 159
Juges, L', 8, 333
Justice d'autrefois, 179

K

Kingston, 369

L

Lac St. Jean, Le, 50
Lacroix, M., 598
Lajeunesse, Dlle Emma, 586
Larue, Cour du Dr., 111, 15, 508
Laurier, M., 76
Laurier, P. J., vicomte de, 496
Laval, 369
Lélie, D., 472
Lépage, M. Germain, 145
Lépine, Placide, 147, 349
Lionard, M. Arthur, 153
Lord Dufferin, 516
Lord Lisgar, dîner, 333
Lord Egin et Lord Dufferin, 472
Louis XIV et sa cour, 399
Lourdes, Le pèlerinage de, 355
Lymons, Clare et Cie., Bureau d'affaires, 467

M

Manitoba, 328, 616, 576, 599, 231, 244
Mariage, Cent ans de, 407
Marquis, L'hon. Thomas d'Aroy, 434
Marieville, La St. Jean-Baptiste à, 325
Mathieu, La nécrologie du Major, 39, 460
Mayo, Assassin du comte de, 243
Merville, U. de, 621
Métropole, La, et ses colonies, 325
Meurtre, Un, à Terrebonne, 323, 442
Miche, Lecture du Révd. Père, 50
Moll, Dr., 503
Mondelet, Le juge, 601
Monet, Le Révd. Père, à New-York, 88
Montebello, Drame de, 51
Mormons, Les, et les femmes, 489
Musiciens Français, Le succès des, 314

N

Napoléon Jugé par Mgr. Dupanloup, 460
"Négociant Canadien," 429
Nicolet, Fête au collège, 274
"L'Ascension au collège de, 269
Noir et blanc, 369
Noireaux, Les grandes, 124
"Northern Journal," Le, 489
Notre-Dame de Lourdes, 441

O

Omnibus, L', 4
Orages, 477

TABLE DES MATIERES.

P	R	S	T	U	V	W
<p>Poisson :</p> <p>Ce que j'aime le mieux, 275 Charité, La, 556 Dans la plaine, 220 Déclaration d'amour, 595 Général J. A., 301 Hommage du 1er de l'an, 1872, 4 Jour, Le, de l'an, 1872, 4 Napoléon III, 172 Notre espoir est vous, 275 Opéra. Une scène d', 136 Printemps, Le, 218, 243 Républicain, 40 Sous l'orme plein de sève, 304 Souvenir, 46 Stabat mater dolorosa, 231 Temps, Le, 196 Volontaires, Nos, 232 Pacifique, Le, canadien, 621 Painchaud, Le monument de, 405 Palais Musical, Le, 485 Pape, Le grand et le grand roi, 27 Pape, Le futur, 466, 472</p>	<p>Paquet, L'Abbé, cours de, 33, 74, 98, 123 Pare Dacker, 278, 291, 306, 307 Paré, T., Correspondance de, 135 Paul Ier, La mort de, 107 Peintre, Le, et le Vitriol, 447 Pensy vanie, 551 Pie IX, hommage à, 262 Platon, Le, 313, 339 Poètes pauvres, Le, 436 Porteur d'eau, Le, 333 Portugal, Un roi du, 315 Prédiction, Une, 477 Prima, La, de 1873, 457, 469, 481, 493, 505 517, 541 Procès, Un, 528 Prophétie de Napoléon sur le roi de Rome, 578, 622 Pronlx, Le monument de, 392 Pumain, Les Canadiens de, 5 " La société St. Jean-Baptiste de, 95</p> <p style="text-align: center;">Q</p> <p>Québec, Chronique de, 531 Québec, 41 Quesnel, F. A.</p>	<p>R</p> <p>Récolte, La, 448 Rencontre des candidats victorieux, à la place Viger, 441 Requin, Les, 295 Riel et Clark, 458 Rhodss, Description du colosse de, 579 Roi d'Espagne, Un, 424 Rolland, J. B., Correspondance de, 196 Rome, Les ruines de, 135 Rouher, 256, 263 Roy, M. Joseph, 553 Rumeurs politiques, 324</p> <p style="text-align: center;">S</p> <p>Sacré-Coeur, 315 Saxony, 488 Saxony, Colons du, 207 Saxony, L'embouchure du, 472 Saxony, Tombeaux des, 137 Scott, Walter, 577 Shakespeare, 491 Sievie, La géologie de, 538 Sociétés de Construction, 124</p>	<p>Sound, Catastrophe du, 428 Stephens, M. Paul, 153 St. Jean, Le lac, 50 St. Jean, N.-B., Le naufrage de, 617 St. Jean-Baptiste, La, 309 St. Maurice, Les forges de, 191, 207, 226 Stewart, La maison de, New-York, 501 Suicide, Un, 436 Suite, M., 511 Super flumina Babylonis, 51</p> <p style="text-align: center;">T</p> <p>Tableau électoral, 367, 405, 429 Taché, J. G., Lettre de, 100 Thiers, M., 173 Thiers, M., et Guizot, 491 Tour de force, 33, 51, 64, 112, 130, 155, 159 Tremblay, Dr., 430 Tremblement, Le, de terre, en Californie, 194 Trois-Rivières, Un concert aux, 489 Tropman, E. nules de, 141 Trou, Le, de la Malbaie, 309</p>	<p>U</p> <p>Une touffe de cheveux blancs, 190, 202 " Union médicale," L', 14 Union, L', typographique Jacques-Cartier, 297 Union catholique, la soirée de l', 24, 517 Université, 577 Urso, Camilla, 489</p> <p style="text-align: center;">V</p> <p>Vatican, Le concile du, 563, 567, 587, 611 Vermont, E. U., 491 Vierge, La petite, 45 Veuillot, Louis, et l'impératrice Eugénie, 418 Veuillot, 86 Vienne, Le nouveau musée des arts de, 184 Voyage aux yeux salés, 388</p> <p style="text-align: center;">W</p> <p>Wright, Philémon, 548</p>		

A U RELIEUR.

Les gravures qui couvrent deux pages doivent être pliées de la manière ordinaire et collées au milieu du pliage avec un onglet, de manière à ce qu'elles ne soient ni percées par la couture, ni ramassées en arrière, quand le volume est relié.

2076.



Vol. III.—No. 1.

MONTREAL, JEUDI, 4 JANVIER, 1872.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

LA NOUVELLE ANNÉE.

Il y a deux ans, le premier janvier mil huit cent soixante et neuf, nous mettions au monde l'Opinion Publique, et nous annonçons comme suit cet événement: Mesdames et Messieurs,

Un nouvel enfant est né au journalisme canadien. Il vient au monde dans des circonstances heureuses, à une époque de joie et de réjouissances. . . . Nous l'envoyons paré des langes les plus convenables que nous avons pu lui procurer, vous porter les hommages et solliciter vos sympathies et votre encouragement. Ce cher enfant! il en a bien besoin; il entre dans une carrière semée de peines et de déboires, dans une route bordée de ronces. Animé des meilleures intentions, d'un caractère doux et bienveillant, il espère que vous ne le découragerez pas à ses premiers pas dans le monde, lorsqu'il vous apparaîtra au seuil de vos demeures. Il a choisi le premier jour de l'an pour vous visiter, parce qu'il sait qu'en ce jour tous les cœurs sont ouverts à la bienveillance, toutes les mains tendues à l'amitié.

Nous terminions en le mettant sous la protection des dames et en promettant pour lui qu'il ferait un bon garçon.

Malgré nos espérances paternelles et notre confiance dans les sympathies publiques, nous ne pensions pas, il faut l'avouer, que cet enfant si faible à sa naissance se développerait si rapidement. Mais nous avions compté sur votre protection, mesdames, et elle ne nous a pas manqué; vous vous êtes intéressées à l'avenir de cet enfant qui montrait si bonne envie de vivre et tant d'énergie, vous l'avez vivifié de votre souffle bienveillant, encouragé de vos tendres regards.

Aussi quels progrès il a faits! Aujourd'hui ce n'est plus à quelques centaines de personnes qu'il va rendre visite, non, c'est à dix mille qu'il va porter nos remerciements et nos souhaits. Voyez aussi quel changement s'est opéré en lui; vous avouerez, n'est-ce pas, mesdames, que c'est un assez joli garçon maintenant qui ne se présente pas trop mal pour son âge. Vous reconnaîtrez qu'il fait bien tout son possible pour être bon garçon et que s'il se fâche quelquefois, c'est qu'il est bien obligé pour être digne de vous, de défendre son honneur et d'empêcher qu'on dénature malicieusement ses opinions.

En somme, il a tenu ses promesses; il a cherché à répandre le goût de la lecture, le culte de la religion et de la patrie; et si quelquefois il lui est arrivé de susciter des mécontentements, c'est parce qu'il a voulu dire la vérité à tout le monde. Il a cru que dans les circonstances pénibles que nous traversons, c'était le meilleur moyen d'être utile à ses compatriotes.

Il continuera de marcher dans cette voie, n'ayant d'autre drapeau que celui de la patrie, d'autre parti que celui du progrès et du bonheur de sa chère nationalité. Mais plus que jamais, il le promet, il évitera ces luttes personnelles qui ne donnent pas plus de gloire au vainqueur qu'au vaincu.

Relevant son front assombri un instant par le spectacle du vide lugubre que l'expatriation a fait au sein de la patrie, il va reprendre son énergie pour unir en face du danger toutes les forces nationales. On dit que l'année mil huit cent soixante et douze verra le réveil des nations aimées de Dieu, le triomphe en particulier de la France.

N'aurons-nous pas notre part, dans ce triomphe, dans cette glorieuse résurrection des peuples qui auront souffert? Oui, si nous savons retrouver les vertus et le patriotisme de nos ancêtres, si nos yeux peuvent voir encore l'étoile qui les a guidés à travers tant d'épreuves. Puisse nous ne pas oublier que les luttes les plus dangereuses ne sont pas celles qui se font sur les champs de bataille, mais celles qui se font par l'intrigue, la dissimulation, l'influence et la supériorité que donnent, en Amérique surtout, la richesse et l'activité. La paix est souvent plus désastreuse à des Français que la guerre la plus acharnée.

Noyés au milieu de races énergiques et ambitieuses, dispersés partout sur le continent américain, nous ne pourrions nous conserver qu'en centuplant nos forces par l'émulation et l'union des âmes dans la foi et le patriotisme. Français et catholiques, nous devons comprendre la grandeur des devoirs que nous imposent ces deux titres glorieux. Au-dessus des partis, des ambitions personnelles et des aspirations dévoyées, au-dessus même des régimes politiques, il faut savoir mettre les intérêts sacrés de la patrie, l'avenir et le progrès du Bas-Canada. Il faut enfin qu'il soit bien compris que nous ne pousserons pas l'amour de la conciliation jusqu'au déshonneur et que nous ne prendrons pas plus mais pas moins que ce qui nous appartient justement.

C'est là le seul vœu que nous formons sur le seuil de la nouvelle année où nous entrons, car dans le bonheur de la patrie se trouve le bonheur de tous ses enfants.

A nos compatriotes dispersés sur le sol américain, nous souhaitons de continuer à faire honneur au nom qu'ils portent par l'ardeur de leurs convictions religieuses et nationales et leur amour du travail. Qui sait si un jour nous ne pourrions pas leur offrir de venir manger au foyer de la patrie le pain qu'ils gagnent si honorablement sur la terre étrangère?

Nous avons passé du léger au sérieux sans nous en apercevoir, mais mieux vaut, peut-être, qu'il en soit ainsi.

Il est peut-être bon de dire une fois, le trouble que nous nous donnons et les efforts que nous sommes obligés de faire pour satisfaire tous les goûts de nos lecteurs et nous rendre à leurs désirs. Nous devons avouer que quelquefois nous sommes fort embarrassés. Par exemple, quelques-uns nous écrivent qu'on aimerait moins de faits divers et de nouvelles, et plus de littérature, d'articles sérieux; d'autres, et c'est le plus grand nombre, voudraient au contraire plus de nouvelles, de choses légères ou émouvantes, des meurtres, des accidents, etc.; ne recevant que notre journal, ils veulent y trouver tout ce qui se trouve dans les journaux quotidiens, même les prix du marché, ce qui est peu compatible avec les exigences d'un journal illustré. Placés entre des goûts si divers, nous tâchons de faire à chacun sa part, de varier presque à l'infini notre rédaction. Mais nous prions un grand nombre de nos abonnés de considérer que voulant faire un journal utile, un journal de famille, nous ne pouvons condescendre à publier des choses peu propres à former le cœur et l'intelligence.

Notre but n'est pas seulement d'amuser nos lecteurs, mais de les instruire, de leur faire connaître toutes les choses nécessaires à ceux qui veulent remplir fidèlement

leurs devoirs de citoyens et se tenir au fait des événements qui se passent dans le monde.

Quoi qu'il en soit, sans nous exposer à être taxés de présomption, nous pouvons dire qu'il est des numéros de notre journal qui, par les gravures seules, valent presque l'abonnement pour toute l'année.

L. O. DAVID.

P. S.—Nous avons oublié de dire que pour les ministériels nous ne sommes pas assez conservateurs et pour les rouges pas assez libéral. Nous ne comprenons plus ces vains mots. Nous sommes Canadiens.

L. O. D.

GALERIE NATIONALE.

JOSEPH-FRANS. PERRAULT, ECUIER. (1)

A SON EXCELLENCE LE TRÈS-HONORABLE MATTHEW LORD AYLMER, GOUVERNEUR EN CHEF DU BAS ET DU HAUT-CANADA, etc., etc. My Lord,

Il ne peut y avoir que le désir de vous plaire qui ait pu m'engager à vous détailler la vie d'un sujet aussi mince que moi; tout le mérite qu'aura cette narration sera d'être vraie dans toutes ses parties; les événements de ma vie n'ont rien d'extraordinaire si ce n'est sa longueur, la jouissance pleine et entière de mes facultés intellectuelles et corporelles à un âge où presque tous les hommes en sont dépourvus; ce que je dois à la lecture, dans ma jeunesse, d'un traité sur la longévité dans lequel l'auteur avançait deux propositions qui me sont restées profondément gravées dans l'esprit, "que la tempérance et la sobriété étaient le fondement de la longévité, et procuraient deux avantages de la dernière importance, celui du SALUT et de la " SANTÉ."

Je puis dire avec vérité que je n'ai jamais perdu de vue ces deux grands moyens et que j'ai constamment travaillé depuis l'âge de vingt ans, à devenir vieux, et j'ai bien réussi, j'en atteste tous ceux qui me connaissent et ils conviendront qu'il n'y a pas d'homme de mon âge qui soit plus dispos, plus laborieux, plus actif et plus gai que moi, à l'âge de quatre-vingts ans que je parcours depuis le premier juin 1753, jour de ma naissance.

Comme il est d'usage dans les biographies de donner la généalogie de celui dont on décrit la vie, je m'y conformerai, et dirai que mes parents, tant paternels que maternels, étaient de la profession mercantile, que mon ayeul était un marchand forain, fils de J. F. Perrault, chirurgien, en la ville de Cosne sur Loire, diocèse d'Osaise, et de Dame Marguerite Caché, qu'il s'établit dans le Canada, et s'y maria à Dlle Pagé-Carey, fille de M. Pagé Carey, bourgeois, de Québec, comme appert par son contrat de mariage passé devant Mre Lacetière, notaire, le 22 novembre 1715.

Qu'il eût cinq garçons et deux filles, que trois d'entre eux suivirent la profession du commerce, un entra dans l'état ecclésiastique, et l'autre dans la marine marchande; que l'une des filles épousa un nommé M. Beausein, marchand, et l'autre mourut fille, pensionnaire à l'Hôtel-Dieu de Québec, à un âge avancé. Je les ai bien connus tous les cinq, l'aîné était un négociant résidant à Québec, dont les affaires étaient fort étendues, ainsi que celles de mon père, ils possédaient chacun une

(1) La biographie de M. Perrault, que nous donnons aujourd'hui a été écrite par lui-même, en 1833, à l'âge de 80 ans, sans lunettes, à la suggestion de Lord Aylmer, Gouverneur en Chef du Bas-Canada. M. Perrault est mort à Québec, le 5 avril 1844. Ses restes mortels reposent sous les voûtes de l'église de Notre-Dame de Québec. Nos remerciements à Mr. Malouin, notre estimable collaborateur de Québec, pour l'envoi de ce précieux manuscrit. Nos lecteurs auront du plaisir à lire ce récit original plein de bonnes et utiles pensées écrit dans le vieux style français si naïf et si noble.

maison à la basse-ville; un autre d'eux était établi à Trois-Rivières, l'ecclésiastique était chanoine de la cathédrale, et est mort Grand-Vicaire; le mariu commandait un vaisseau marchand; mais ayant été pris en mer, il fut ruiné et obligé de se charger de la conduite d'une habitation au Cap François où il gagna environ trois cent mille francs, dont il acheta une habitation à la Nouvelle-Orléans, où il finit ses jours.

Mon père, qui avait laissé Québec en 1759, à l'approche de l'armée anglaise, qui venait faire le siège de cette ville, s'était réfugié aux Trois-Rivières, où il eut le malheur de perdre sa femme, Demoiselle Josephite Baby, qu'il avait épousée à Montréal, sœur de l'honorable François Baby, décédé, membre des Conseils Exécutif et Législatif, fille de M. Raymond Baby, et de Demoiselle Thérèse LeComte Dupré.

Il amena sa famille à Québec aussitôt après que la tranquillité fut rétablie dans le pays, elle consistait en cinq garçons et trois filles.

Il se détermina à passer en France pour y régler ses affaires mercantiles, et disposer des effets qui étaient restés en magasin à Larochele, et qui n'avaient pu lui être envoyés, en conséquence de la prise du pays par les Anglais qui en empêchaient l'importation.

Les enfants furent mis en pension chez divers particuliers jusqu'à ce que les religieuses Ursulines et les Ecclésiastiques du Séminaire de Québec eussent rétabli leur pensionnat où les plus âgés furent placés.

Mon père n'ayant trouvé d'autre moyen de se défaire des marchandises qu'il avait à Larochele, que de les aller vendre à la Nouvelle-Orléans, s'y transporta et nous appela auprès de lui en 1772. C'est dans ces aziles que nous avons été élevés. Nous partîmes au nombre de six pour aller rejoindre, mon frère aîné était parti l'année d'après pour aller auprès de mon oncle, gérant l'habitation Macnaimara au Cap François, et le plus jeune était mort.

Notre navigation fut des plus malheureuses. Nous perdîmes à la Dominique le bâtiment qui nous transportait et tous nos effets, nous fûmes obligés de prendre passage dans un autre qui nous transporta au Cap François, où nous fûmes bien accueillis de notre oncle. Quand je fus rétabli des fièvres que j'avais attrapées dans la traversée, au bout de deux mois, nous en partîmes dans une goélette pour la Nouvelle-Orléans, en compagnie de M. Cabaret, officier d'Infanterie, et de sa dame.

Un voyage qui n'exécède pas ordinairement dix jours, nous prit un mois, nous eûmes le malheur de toucher sur les bancs de la Floride, et le choc fut si violent que notre bateau fut rompu et le gouvernail emporté, en sorte que nous fûmes obligés de relâcher à la Havanne où nous fûmes détenus deux mois, au bout duquel temps nous parvîmes enfin à la Nouvelle-Orléans, sans autre désagrément que de n'y point trouver notre père.

Comme je n'avais rien à faire là, et que Poissiveté m'était à charge, j'offris mes services gratuits à monsieur Lafitte, un marchand de Bordeaux, qui vraisemblablement est un des parents du fameux Lafitte actuel, résidant en France.

Le printemps 1773, je montai le Mississipi avec monsieur De Rochebrune, et après trois mois d'une navigation dangereuse, j'eus le plaisir d'embrasser mon père établi à St. Louis des Illinois, à cinq cents lieues de la Nouvelle-Orléans, où il faisait un commerce considérable, le surplus de la famille eut ordre de l'attendre à la Nouvelle-Orléans, où il fut le rejoindre peu après, il lui restait alors deux filles et un garçon, en ayant marié une à M. Dorminil Moran, et envoyé le plus jeune garçon à Larochele, pour y être éduqué.

Je restai à la tête des affaires pendant son absence, et comme les équipages étaient faits et que j'avais beaucoup de loisir, je l'employai à étudier la langue espagnole, et je fis très-bien puisque je pus servir d'interprète entre le gouverneur que mon père amenait aux Illinois, et auquel il avait cédé un intérêt dans son commerce, je lui servis même de Secrétaire pendant les trois années subséquentes de son administration.

J'ai resté sept années dans ce pays, et comme tous les ans, nous portions à la Nouvelle-Orléans les pelleteries que nous tirions de l'intérieur, j'en faisais le trajet alternativement avec mon père.

J'ai descendu et remonté ce fleuve trois fois, je mettais trois semaines à le descendre et trois mois à le remonter.

Lorsqu'on laissait les habitations le long de la Pointe-Coupée, à une trentaine de lieues au-dessus de la Nouvelle-Orléans, on ne trouvait que trois mauvaises maisons à l'entrée de la Rivière des Arcansas, et aucune de là jusqu'au village de St. Geneviève, vingt lieues plus bas que celui de St. Louis, à la gauche du Mississipi en montant, et dans deux autres villages à la droite, vis-à-vis ceux-là.

Les dangers de la navigation du Mississipi, ne proviennent pas tant du courant violent que des embarras formés par des arbres d'une prodigieuse hauteur et grosseur qui poussent dans un sol peu ferme et que le courant déracine et entraîne, lesquels s'accrochent à ceux qui sont arrêtés sur le rivage et s'avancent quelques centaines de pieds dans le fleuve, et causent à leur tête une rapidité de courant si véhémente, que les bateaux et les pirogues engloutiraient si on persistait à les vouloir faire passer; il n'y a pas d'autre moyen alors que de traverser le fleuve pour passer de l'autre côté, où souvent on rencontre un danger aussi éminent; celui d'être écrasé par les arbres que le courant forcé par ces embarras et poussé dans ces anses, déracine et fait tomber.

J'ai été quelques fois obligé de revenir sur mes pas, de faire couper quelques-uns des arbres sur les embarras, et me frayer

ainsi un passage en frappant des cordelles pour hâter mon bateau, et perdre ainsi un couple de jours pour ne faire qu'une lieue.

Tels sont les dangers et les peines que l'on éprouve en montant le fleuve, et ceux que l'on rencontre en descendant sont causés par ces gros et grands arbres qui sont arrêtés au fond de l'eau et dont on voit la tête au-dessus balancer avec une telle force qu'ils crèvent les bateaux qui tombent dessus; en sorte que l'on ne peut se mettre en dérive durant les nuits obscures; si ces scieurs de long comme on les appelle sont dangereux, ceux qui ont perdu leur tête et qu'on nomme chicots ne le sont pas moins.

La terre sur les bords des fleuves est si légère qu'il se faisait souvent des ouvertures dans les points qui abrégèrent quelques fois le chemin de dix à douze lieues. Je fus entraîné une fois dans une semblable ouverture et pensai y périr.

Un autre danger, est la rencontre des partis de sauvages qui sont constamment en guerre les uns contre les autres, et se font un plaisir de piller les passants.

Une année en montant le fleuve, je vis descendre trois pirogues chargées d'une trentaine de sauvages; comme je ne voulais pas les recevoir je fis amarrer mon bateau, et j'armai mes vingt-cinq hommes de fusils chargés, que je tenais accrochés au tendelet, et fis signe aux sauvages de s'éloigner; malgré le désir qu'ils manifestaient de vouloir nous aborder, voyant notre attitude guerrière, ils jugèrent prudent de continuer leur route, sans faire aucune tentative, nous en fûmes quittes pour monter la garde la nuit suivante de crainte de surprise de leur part.

Un surcroît de danger naît souvent de la mauvaise humeur de l'équipage, formé de gens de toutes nations et de toutes couleurs, qui excédés d'un travail pénible, murmurent constamment et sont toujours prêts à se soulever, si le maître n'est pas ferme et résolu.

Mon tour étant arrivé de descendre à la Nouvelle-Orléans en 1778, je partis des Illinois vers le 20 de décembre, dans un bateau chargé de six cents paquets de toutes sortes de pelleteries, ours, chevreuils, cerfs, robes de bœufs, chats, castors, et loutres, et huit hommes d'équipage qui suffirent pour diriger le bateau dans la descente et lui faire éviter les embarras et surtout les scieurs de long, c'est-à-dire les arbres arrêtés au fond de l'eau, et que l'on voit de loin plonger et se relever, comme j'ai dit plus haut.

J'étais accompagné de deux autres moyennes embarcations appartenant à mes amis qui menaient aussi des pelleteries à la Nouvelle-Orléans.

Comme l'usage de mon père était d'observer et faire observer les jours d'abstinence à son équipage, recommandés par l'Eglise, et que j'avais ordre d'en faire autant, mes amis qui suivaient mon bateau derrière lequel était attaché une pirogue où le cuisinier faisait l'ordinaire, sentant l'odeur d'une matelote, me demandèrent la permission de venir dîner avec moi, ce que je leur permis avec bien du plaisir et profitai de cette occasion pour les engager à en faire autant à l'avenir, d'autant plus que cette alternative de gras et de maigre plaisait infiniment aux équipages et contribuait à leur santé.

Arrivé à la Nouvelle-Orléans et ne trouvant qu'un vil prix de mes pelleteries, je pris le parti d'acheter les petites parties de pelleteries que mes amis et autres ne trouvaient pas à vendre, et je fis courir le bruit que j'étais déterminé à les aller vendre en Europe. Les négociants effrayés de cette résolution me proposèrent des prix plus raisonnables que les premiers; en conséquence, je terminai par les leur vendre, et je réalisai quinze cents piastres sur les achats que j'avais faits à mon compte particulier. Si cette petite ruse me réussit, j'eus le malheur d'être obligé de faire protester des lettres d'échange du colonel Clark, commandant pour les Américains aux Caskakias, sur un nommé Miller, négociant à la Nouvelle-Orléans, au montant de six mille piastres; ce qui fut la cause d'un voyage désastreux que j'entrepris pour aller en faire le recouvrement dans la Virginie.

A mon arrivée aux Illinois je trouvai ma sœur aînée mariée à M. Martin Duralde, marchand du lieu, un homme extrêmement bien éduqué, et qui quelques années après fut nommé commandant au poste des Apeloussas.

(A continuer.)

UNE LETTRE NATIONALE.

Nous publions avec plaisir la lettre qui suit afin de montrer que dans le clergé on s'occupe aussi des moyens à prendre pour faire une réaction dans la situation matérielle du pays. Plusieurs fois nous avons exprimé l'espoir que le clergé saurait maintenant, comme à toutes les époques critiques de notre histoire, exercer une heureuse influence sur les destinées du Bas-Canada. Rien de plus propre à détruire certains préjugés qui prévalent au sein de la population anglaise, que le zèle déployé en ce moment par plusieurs de nos prêtres les plus éminents, en faveur du développement matériel du Bas-Canada.

St. Jérôme, 23 déc. 1871.

Cher ami,

J'ai lu avec un délicieux plaisir votre lecture sur l'industrie. J'en approuve tous les développements et toutes les conclusions. Je ne pourrais la désapprouver sans me renier moi-même.

Vous avez traité votre thèse avec un rare bonheur. Vous ne craignez pas de dire de dures vérités à notre population canadienne-française pour lui faire comprendre le mal qui la

dévore, et quand on connaît la maladie, on peut dire que le remède, pour le guérir, est déjà sous la main.

Vous avez bien fait de dire un mot sur l'agriculture, car, si la bonne culture de nos terres n'avance pas de front avec l'industrie, cette dernière absorbera le travail de notre population aux dépens de la nourricière de l'état. Comme une nation est un corps social dont tous les membres sont solidaires, il faut que la sève agricole et industrielle se répande également par toutes les artères.

Mais le règne de l'industrie ne commencera à luire dans notre pays avec un certain éclat que lorsque nous aurons des voies ferrées qui transporteront à bas prix tous nos produits sur les marchés de la Puissance et des Etats-Unis. Je vous prie d'insister sur ce point-là avec toute la force dont vous êtes capable pour inoculer fortement cette vérité dans l'âme de la nation. Les chemins de fer sont des branches de ce bel arbre que l'on appelle industrie, mais ce sont des branches indispensables.

Je crois donc que si nous ne faisons pas de puissants et énergiques efforts pour sortir de notre engourdissement et de notre torpeur, nous manquons à la mission que la Providence nous a confiée et nous sommes indignes des desseins qu'elle a sur nous.

Tout à vous,

A. LABELLE, P.TRE.

L. O. David, Ecr., Montréal.

Les paroles patriotiques de M. le curé Labelle ne surprendront personne; tout le monde connaît son zèle et ses efforts généreux en faveur du progrès de l'agriculture et de l'établissement de chemins de fer. La partie nord du pays surtout le comptera parmi ses bienfaiteurs et le regarde déjà comme le digne successeur de l'hon. A. N. Morin, le continuateur de l'œuvre patriotique de ce grand et regretté citoyen.

Nous tiendrons compte des conseils de notre honorable ami, car nous croyons comme lui que l'agriculture est la base de notre avenir national et matériel et que les chemins de fer sont des branches indispensables de l'arbre de l'industrie. Mais si nous nous occupons surtout de l'industrie, c'est qu'il faut d'abord avoir l'arbre, le soigner et le développer, si l'on veut que les branches soient belles et puissantes.

En d'autres termes, disons que dans la condition où se trouve le pays, l'agriculture se relèvera sans doute par l'instruction, les connaissances pratiques, mais surtout par l'industrie, et que les chemins de fer eux aussi ne seront des entreprises vraiment utiles que si elles sont alimentées par l'industrie, car c'est elle qui donne des marchés, des consommateurs aux produits agricoles et des produits manufacturés à transporter aux chemins de fer. C'est si vrai, que dans tous les pays les plus riches, l'industrie a précédé et amené les chemins de fer comme une de ses conséquences naturelles.

Il y a longtemps que nous aurions des chemins de fer partout dans le Nord et dans le Sud, si nous avions eu des manufactures.

Ne croit-on pas que si le gouvernement adoptait subitement une politique nationale, une politique de manufacture et d'industrie, les chemins de fer qui donnent tant de misère à M. le curé de St. Jérôme et à ses amis se feraient rapidement?

Nous n'hésitons pas à dire qu'on aura beau sillonner la Confédération de voies ferrées, nous mettre en relations avec la Chine et le Japon, nous n'en serons pas plus riches, si nous ne brisons pas les obstacles qui s'opposent à la production industrielle dans ce pays, et l'expatriation n'en continuera pas moins de nous dévorer.

Pour nous, nous n'aurions aucune objection à rembourser à l'Angleterre tout ce qu'elle nous a donné pour nos chemins de fer, si elle pouvait nous donner en retour la prospérité que nous aurions, si nous avions produit ici tout ce que ses manufacturiers et ceux des autres pays nous ont vendu depuis vingt ans; car je crois qu'il resterait encore une magnifique balance à notre crédit. Eh! quand même nous n'aurions que les trois quarts ou la moitié des canadiens-français qui nous ont laissés, ne serait-ce pas déjà assez?

Nous le demandons à tous les hommes réfléchis et sincères, que sont les quelques millions de piastres que l'Angleterre peut nous donner encore en comparaison des sommes énormes que nous portons à ses manufacturiers? Vraiment nous ne comprenons pas qu'on puisse un instant, un seul instant, faire la comparaison entre ce que l'Angleterre nous donne et ce que ses manufacturiers nous enlèvent.

Mais pour avoir la prospérité, l'activité et l'énergie que l'industrie nous donnerait, non-seulement, nous n'hésiterions pas à dire merci à l'Angleterre pour tout ce qu'elle pourrait nous promettre encore, mais je crois que nous irions jusqu'à lui payer pendant dix ans une redevance annuelle de plusieurs millions de piastres et nous croirions faire encore une bonne affaire. Non, qu'on dise que tout cela marche ensemble, c'est bon, qu'on ait des capitaux de l'Angleterre et qu'on trouve en même temps le moyen de créer l'industrie, tant mieux! Mais qu'on retarde l'établissement des manufactures en disant que nous avons encore besoin des capitaux anglais, c'est ce que nous ne pouvons comprendre.

Mais nous vendrions tout ce que l'Angleterre nous donnera d'ici à dix ans pour l'avantage d'avoir dans ce pays

une seule compagnie industrielle comme il en existe tant aux Etats-Unis, et nous sommes prêts à prouver, chiffres en mains, que nous gagnerions à l'échange des millions de piastres dans l'espace de dix ans.

D'ailleurs cette protection et cette générosité de l'Angleterre à quoi se bornent-elles réellement? Mais tout simplement à sa garantie, c'est nous qui à la fin payons ce que nous empruntons, et c'est nous qui finirons par nous ruiner complètement avec la garantie de l'Angleterre. Les capitaux!..... ouvrez leur une bonne fois les débouchés de l'industrie et vous verrez que nous n'en manquerons pas. Les banques en regorgent depuis un an.

Non, dans l'intérêt du pays, de la vérité, et de l'honneur national, il faut détruire cette impression fatale qu'il faut laisser le pays glisser sur la pente de la décadence, qu'il faut continuer de nous laisser dévorer par l'émigration afin d'avoir des capitaux pour des chemins de fer.

Pour compléter notre pensée et la rendre plus claire, nous dirons : que construire des chemins de fer sans créer en même temps l'industrie nationale, c'est faire comme celui qui se proposant d'exploiter une industrie, achèterait cinq ou six ans d'avance tous les chevaux et les voitures dont il aura besoin pour transporter ses produits.

Comme le dit M. le curé de St. Jérôme, les chemins de fer sont des branches de l'industrie, commençons alors par avoir l'arbre. Régions immédiatement cette question avec l'Angleterre et les Etats-Unis, nous n'avons pas le temps d'attendre encore dix ans.

Quand un malade est atteint d'un mal qui peut l'emporter rapidement, on n'attend pas que la maladie devienne incurable pour aller chercher le médecin.

L. O. DAVID.

UN JUGE COURAGEUX.

Il y a encombrement, accumulation de causes devant le comité judiciaire du Conseil Privé en Angleterre. Pour dépêcher plus rapidement les affaires, le Parlement Impérial a passé, à sa dernière session, une loi dont le but est d'ajouter quatre membres au vénéré tribunal. Une clause de cette loi porte spécialement que les nouveaux titulaires ne pourront être choisis que parmi les juges des Cours Supérieures de Westminster et autres tribunaux désignés.

Sir Robert Collier, ci-devant procureur-général, vient d'être promu à l'un des nouveaux postes. Il n'était juge d'aucune des cours mentionnées dans la loi; il n'était qu'avocat très éminent, quoiqu'il n'ait jamais brillé au premier rang. Mais le gouvernement, qui voulait à tout prix faire arriver son procureur-général, eut recours à un subterfuge qui, sans violer peut-être directement la lettre de la loi, semble en éluder complètement l'esprit. Il nomma Sir Robert Collier juge de la Cour des Plaidoyers Communs (*Common Pleas*) et le transféra aussitôt au Conseil Privé. Il paraît que le barreau, la magistrature, trouvent cette conduite du cabinet inconvenante, scandaleuse, sinon illégale. Le Lord Juge-en-Chef, Sir A. E. Cockburn, se fit l'écho de ces murmures et de ces plaintes; dans des lettres tout à la fois dignes, respectueuses et énergiques, adressées à Gladstone et à Hatherlay, le Lord Chancelier, il blâme cette manière d'exécuter la nouvelle loi, et dit en toutes lettres qu'une nomination faite dans de telles circonstances, n'est propre qu'à dégrader le Banc, et à faire du tort au gouvernement qui l'a faite.

Le *Times* publie toute la correspondance et prend fait et cause pour le Juge-en-Chief; il va même beaucoup plus loin que lui: cette nomination attaque dans son essence même un privilège constitutionnel des plus importants—le patronage—et bouleverse toutes les idées reçues, toutes les traditions respectées jusqu'ici en Angleterre. Il ne faut pas jouer ainsi avec les plus hauts emplois du pays. Il faut respecter la hiérarchie et le système de promotion dans l'ordre judiciaire. Si de telles choses peuvent se faire, c'est toujours le *Times* qui parle—il deviendra nécessaire que le parlement retire au gouvernement ce grand patronage, ou qu'il en entoure l'exercice de précautions et de restrictions telles qu'il lui sera impossible à l'avenir d'éluder la loi et de blesser le sentiment public d'une manière aussi outrageante.

Au reste, pas de plainte contre Sir Robert Collier; personne ne met en doute ses capacités ni l'intégrité de son caractère. On admet qu'il est parfaitement qualifié pour le Banc et tout le monde se serait réjoui de sa nomination permanente comme juge des *Common Pleas*. Ce qui blesse, ce qui choque, c'est que le gouvernement a éludé la loi pour donner à un simple avocat une fonction à laquelle ne pouvaient parvenir que de vieux légistes qui avaient déjà longtemps servi l'Etat dans des tribunaux supérieurs. C'est le respect de la loi, l'amour de la hiérarchie—ces deux grandes forces de l'Angleterre—qui ont motivé cette censure énergique du Cabinet-Gladstone. Heureuse la nation où de tels sentiments existent: heureux le pays où la magistrature et la presse peuvent ainsi parler.

J. A. MOUSSEAU.

A TRAVERS MES LIVRES.

A propos de la nouvelle année, la *Revue Anecdote* exhume une brochure signée Taveaux, curé de Mamy. Au lieu de titre, la première page porte ces quatre vers :

Vœux d'une âme bien née
Pour la nouvelle année
Aux auteurs de ses jours,
Ses plus chères amours.

Le sommaire seul est en prose. L'auteur, à l'occasion de la nouvelle année, souhaite à ses parents la santé et le contentement,—l'aisance de la vie,—la paix du cœur et la félicité éternelle,—il voudrait rendre lui-même ses parents heureux,—leur bonheur fait le sien,—il demande à ses parents d'accueillir les efforts qu'il fait pour leur plaisir,—jouissance de l'auteur à s'entretenir avec ceux qu'il aime, cet amour l'inspire,—ses souhaits aux membres de la famille,—il sait gré à ses parents de l'avoir rendu poète,—quelques vers pour finir.

Après ce sommaire, l'auteur entre en matière :

Le premier jour de l'An,
Un fils à sa maman
Et à son tendre père
Dit ce qui peut lui plaire.

Et il ajoute :

Etonné de ma voix,
Qui forme quel uéfois
D'heureux accords, j'admire
Ce que je sais produire.

Il serait cruel, ce me semble, de chercher noise à ce brave curé sur le sentiment de satisfaction toute intime qui le porte à s'admirer dans les doux accords de sa lyre. Il est rempli de bonnes intentions, et sa tendresse filiale, de même que son amour fraternel, ne peuvent qu'être cités comme modèles en ces jours d'expansion et de souhaits à jets continus.

Un de nos poètes l'a dit :

Le jour de l'An, l'on fait des vœux
Pour son ami, pour son amante;
"Soyez content, vivez heureux,
"Epreuvez fortune constante;
"Voyez vos souhaits accomplis,
"Et vos jours de bonheur remplis;"
Est la chanson que chacun chante.

Ainsi s'exprimait M. Bibaud, dans son *Spectateur*, en l'an de grâce 1821.

M. Bibaud, comme M. Taveaux, est rempli, lui aussi, de bonnes intentions, et c'est tout particulièrement l'intention que je recherche en cette circonstance. Le jour de l'An est la fête du cœur, et peu important le rythme et la rime, pourvu que le cœur soit heureux et content.

Mais il faut des souhaits de bonne année pour que la décoration d'un jour de l'An soit parfaite. Vais-je donc me trouver dans la pénible nécessité de recourir à la rose, pour remplir cette agréable fonction, après avoir développé chez vous un goût ardent pour la poésie?

Soyez sans inquiétude, chers lecteurs, je n'ai qu'à consulter Bibaud, à l'année 1822, pour cueillir tout un superbe bouquet de souhaits rimés selon toutes les règles de l'art le plus irréprochable; attention donc :

A garçon, donc, je souhaite une femme
D'un corps gentil et d'un esprit bien fait,
Douce, agréable, aimante à son souhait,
Et qui se dise et qu'on appelle dame;

A vierge, aussi, pour époux je souhaite
Jeune homme qui puisse être son bonheur;
Qui toujours soit gent et de belle humeur,
Et qui, surtout, comme reine la traite;

A mère, fille gentille et charmante;
A père, fils qui soit tout son portrait;
Vertueux, sage, estimable, discret;
Et qui jamais parents ne mécontente;

A tous santé de tout mal-aise exempté;
Richesse à ceux que fortune éconduit;
Bonheur à ceux qu'infortune poursuit,
Et joie à ceux que tristesse tourmente.

J'espère qu'à présent, me voilà en règle, et que je n'ai plus qu'à me reposer sur les lauriers de M. Bibaud.

Ce recueil des poésies de M. Bibaud—soit dit en passant—est bien précieux. Non-seulement, il me donne d'excellentes formules pour aller droit au cœur de mes lecteurs et de mes lectrices par l'expression de souhaits bien sentis, mais encore il prend soin de m'avertir, en homme sage et qui connaît les usages de ce monde, qu'il ne faut pas doubler le cap du 1er janvier sans s'occuper de ses voisins, de ses amis et de ses connaissances. Ecoutez-le :

Le jour de l'An, chacun va voir
Personnes de sa connaissance:
Pour exempter de ce devoir,
Il n'est ni raison ni dispense:
Au confrère, au supérieur.
Quoiqu'en disent le goût, le cœur,
Il faut faire la révérence.

Admirez ici la fleur de poésie dont le parfum embaume le dernier vers : *faire la révérence*, pour : *faire visite*.... Est-ce assez charmant? Oh! les poètes, les poètes! Il n'y a qu'eux, et les parlements locaux, pour monter jusqu'au sublime....

Faisons donc nos visites, heureux gaillards que nous sommes, ou plutôt, non, faisons nos révérences. Courons ici, courons là, le sourire aux lèvres, et les délices du nouvel an dans le cœur. N'épargnons rien pour accomplir à la lettre le précepte de M. Bibaud. Qu'importe la fatigue, qu'importe les courbatures, qu'importe l'épuisement! *Périssent les colonies plutôt qu'un prin ipe!* hurlaient les révolutionnaires. *Périssent nos corps plutôt que les co tumes sociales chantés par Bibaud!* nous écrivions-nous à notre tour, à cette belle époque de l'année....

Au commencement de je ne sais plus quelle année, un mi-

nistre envoya à Horace Vernet sa carte de visite; le peintre la trouva tellement exagérée en grandeur qu'il résolut d'y répondre dignement. Il prit à cet effet un paravent de cheminée, et après y avoir collé une feuille de papier blanc, il mit son nom au milieu en grosses lettres au moyen d'une brosse, il fit ensuite appeler un commissionnaire et envoya porter cette singulière carte de visite à l'hôtel du ministre, qui ne fut pas peu surpris, et qui rit beaucoup de l'allusion. Il conta lui-même la chose à ses amis et garda la carte.

Si vous êtes en belle humeur, mes chers lecteurs, je vous engage à nous jouer quelques bonnes farces de ce genre. Je les chanterai ici même, entre une note de Mousseau et un entrefilet de David.

Lecteurs, je vous la souhaite bonne et heureuse, et comme j'ai encore un certain nombre de révérences à faire, permettez-moi de prendre congé de vous.

UN SOLITAIRE.

LE FANATISME A L'ŒUVRE.

On lit dans la *Minerve* :

Nous venons de recevoir une lettre de Manitoba qui vraiment est de nature à assombrir l'horizon politique dans ce coin de la confédération, et prête matière à toutes sortes de conjectures. Ceux qui s'acharnent à la poursuite de Riel ont été jusqu'à insulter sa mère et sa sœur et les menacer de mort si elles ne leur dévoilaient sa place de refuge. Ces lâches, ils sont bien dignes de porter le masque, de rôder la nuit comme des êtres malfaisants et de frapper des femmes afin de leur arracher un inviolable secret.

Que ne tentent-ils de s'attaquer en plein jour et visière levée, à celui qu'ils pourchassent comme des vautours après leur proie? Aussi le mépris public fera-t-il justice de cette courardise et de cette indigne bassesse.

En livrant cette lettre sans plus de commentaires, nous nous demandons si l'opinion publique ne sera pas assez forte pour réagir contre ceux qui menacent de créer tout un abîme et d'amoindrir deux populations dont l'union seule peut assurer la prospérité de la nouvelle province.

Vendredi, 8 décembre, vers 9 heures du soir, une bande d'orangistes entraînés masqués chez Madame Riel, qu'ils insultèrent ainsi que sa fille Marie, de la manière la plus révoltante. Armés de revolvers qu'ils pointaient tantôt sur madame Riel, tantôt sur sa demoiselle; ils les sommaient de leur dire où était M. Riel, jurant qu'ils voulaient le tuer.

Deux voisins arrivèrent à temps pour être témoins de l'horrible scène, mais avant qu'ils eurent donné l'éveil dans le voisinage et réuni quelques hommes, les assassins avaient pris la fuite.

Cet indigne complot a pu s'organiser dans le village de Winnipeg et ses auteurs ont pu en tenter l'horrible exécution sans que la police en eût connaissance ou du moins sans faire de démarches pour l'arrêter.

Voilà les messieurs d'Ontario à l'œuvre; leur début dans le pays les a fait connaître, *ces loyau*, l'année dernière. Cette année, ils s'enhardissent et l'on peut voir ce que nous promet l'avenir, si le gouvernement ne se détermine pas à organiser une police qui mérite ce nom.

FAITS DIVERS.

On lit dans le *Daily News* :

"Une découverte des plus importantes vient d'être faite sur les décombres de Chicago.

"Les pierres employées depuis 15 ans à la construction des édifices de cette ville, provenant d'une mine spéciale qui se trouve dans le voisinage, sont presque toutes de nature "oléifère," c'est-à-dire qui produit de l'huile, et s'il ne peut être conservé aucun doute sur la haute combustibilité de ces pierres, leur qualité tout à fait impropre à la construction des maisons est des plus évidentes.

Ces jours derniers, près du Lac Matapédia, on a trouvé le cadavre d'un homme, dont on ne connaît pas le nom. Sur le corps, on a trouvé trois blessures et l'on suppose que cet homme a dû être assassiné pour son argent, car avant de laisser l'hôtel Brochu, il s'était vanté qu'il portait sur lui une somme considérable.—*Moniteur Acadien* du 22 déc.

En France les manufacturiers d'allumettes emploient 25,000 ouvriers. Le capital investi dans ces manufactures est de sept millions de piastres. Le gouvernement se propose de taxer cette branche d'industrie, mais les manufacturiers d'allumettes disent que si le gouvernement impose cette taxe, la consommation des allumettes sera trois fois moindre qu'à présent, que cinq millions valant de propriété deviendront inutiles et qu'environ 20,000 ouvriers seront sans emploi.

Le gouvernement ne semble pas assez fort pour rencontrer l'opposition que suscitera cette taxe.

Un individu de Chicago s'est suicidé de la manière suivante : il a chargé un pistolet de poudre et de ouatte, et a empli d'eau sa chambre, puis a placé l'extrémité du pistolet dans sa bouche et a lâché la détente. L'explosion a été épouvantable et tout le dessus de la tête a été enlevée du coup.

Une femme qui s'est pendue dernièrement à Londres parce que son mari l'avait grondée pour avoir parlé aux autres locataires, a laissé les paroles suivantes écrites avec du blanc d'Espagne sur le dos d'un plateau à verres :

"Cher Jim : Tu m'as poussé à cette petite affaire. Soit bon envers le chien, et demande à Mde Little de prendre soin des oiseaux."

Dans un concert, à Boston, une jeune femme qui incommodait par son babillage incessant les personnes placées près d'elle, fut sommairement réduite au silence par un monsieur qui lui présenta un morceau de papier sur lequel il avait écrit qu'elle ne pensait peut-être pas révéler des secrets de famille à une grande partie de l'auditoire.

Nous soumettons les statistiques qui suivent aux célibataires et aux veufs :

On voit que de 25 à 30 ans 1,000 époux fournissent 6 décès; 1,000 célibataires, 10 décès, et 1,000 veufs, 22 décès.

De 30 à 35 ans, 1,000 époux fournissent 7 décès; 1,000 célibataires, 11 décès $\frac{1}{2}$; veufs 19 décès.

De 35 à 40 ans, 1,000 époux fournissent 7 décès $\frac{1}{2}$; 1,000 célibataires, 13 décès, et 1,000 veufs, 17 décès $\frac{1}{2}$, et ainsi de suite, à tous les âges suivants, l'homme marié continue à mourir moins facilement que le célibataire.

AUX ABONNÉS DE "L'OPINION PUBLIQUE."

HOMMAGE DU 1^{ER} DE L'AN 1872.*Tempus fugit!*

Vents qui secouez les branches pendantes
Des sapins neigeux au front blanchissant;
Qui mêlez vos voix aux notes stridentes
Du givre qui grince aux pieds du passant;

Nocturnes clameurs qui montez des vagues,
Quand l'onde glacée entre en ses fureurs;
Bruits sourds et confus, rumeurs, plaintes vagues,
Qui troublez du soir les saintes horreurs;

Craquements du froid; murmures des ombres;
Frisson des forêts que l'hiver étreint,
Taisez-vous!... Du haut des vastes tours sombres,
La cloche a jeté ses sanglots d'airain!

Voix mystérieuse au fond du ciel blême,
Le bronze a sonné douze coups—Minuit!...
C'est le dernier mot, c'est l'adieu suprême
Que l'avenir jette au passé qui fuit.

Minute fatale, insensible étape,
Rapide moment sûtôt emporté,
Cet instant qui naît et qui nous échappe,
A fait faire un pas à l'Éternité!

Prompt comme l'éclair ou l'oiseau qui vole,
Ce temps qu'on dépense en vœux superflus;
Ce temps qu'on gaspille en calcul frivole,
Quand on va l'atteindre, il n'est déjà plus!

Un an vient de fuir; un autre commence...
Penseurs érudits, raisonneurs subtils,
Vous qui disséquez la nature immense,
Ces ans qui s'en vont, dites, où vont-ils?

Ils vont où s'en va tout ce qui s'effondre;
Où vont nos destins à peine aperçus;
Dans l'abîme abrupt où vont se confondre
Avec nos bonheurs, nos espoirs déçus.

Ils vont où s'en va la vaine fumée
De tous nos projets de gloire et d'amour;
Où va le géant; où va le pygmée,
L'arbre centenaire et la fleur d'un jour;

Où vont nos sanglots et nos chants de fête;
Où vont jeunes fronts et chefs tremblotants;
Où va le zéphyr; où va la tempête;
Où vont nos hivers; où vont nos printemps!...

Temps! Éternité! mystère insondable;
Tout courbe le front devant vos grandeurs.
Problème effrayant, gouffre inabordable,
Quel œil peut plonger dans vos profondeurs!

Atômes sans nom perdus dans l'espace,
Nous roulons toujours en flots inconstants;
Seul le Créateur, devant qui tout passe,
Immuable et fort, plane sur les temps...

LOUIS-H. FRÉCHETTE.

ÇÀ ET LÀ.

Le *Pays* est mort: que Dieu ait pitié de son âme!
La *Minerve* annonçait ainsi, jeudi dernier, la formation d'un nouveau parti:

Il paraît que les chefs du parti rouge, MM. Dorion, Doutre, Lafamme, vont être mis à la retraite, on le leur demande, ils y consentiraient ou à peu près. Et l'on dit que M. Geoffron, député de Verchères, M. Jos. Perreault, ex-député de Richelieu, et M. Jetté, avocat dans l'affaire Guibord, sont à la tête de ce mouvement. On a formulé un programme que l'on est maintenant en train de faire signer; chaque signataire est tenu de souscrire dix piastres, et la nouvelle organisation, si elle se complète, devra marcher sous la raison politique de "parti national" ou "parti de l'indépendance commerciale," ou parti..... de quelque autre chose.

MM. Jetté et Perreault ont publié, le lendemain, une lettre dans laquelle ils annoncent que les chefs du nouveau parti seront choisis et connus lorsque l'association sera au complet et comptera au moins 2000 membres.

Il est rumeur que le *Courrier du Canada* deviendra quotidien au commencement de janvier, et qu'il sera l'organe du gouvernement local.

Il faut avouer que Québec est bien la ville des surprises politiques. On fait beaucoup de bruit pendant la vacance, on dirait quelquefois que la révolution va tout jeter par terre, et quand les élections arrivent, on se bat pour le gouvernement, on n'élit que des candidats ministériels, et tous les journaux chantent les louanges du gouvernement.

L'hon. M. Hamilton ayant déclaré qu'il supporterait le ministère Blake, son adversaire, M. Boyd, s'est retiré, et il a été élu par acclamation.

UNE OPINION IMPORTANTE.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier un article que M. l'abbé Provencher vient de publier dans le *Naturaliste*. C'est un prêtre qui parle, cette fois, et l'on sait qu'il parle bien. Il vient courageusement au secours de ceux qui ont voulu éviter des luttes religieuses qui n'avaient pas de raison d'être ici, et il appuie la position que nous avons prise au sujet de M. Veillot et de ses imitateurs:

"Les chaudes polémiques de l'ancienne Europe ont servi à induire en erreur, pensons-nous, plus d'un journal de notre Province. Là, l'impunité, le matérialisme, l'évent impudement

la tête, et tendent directement à anéantir la religion, en commençant à l'asservir dans la possession et l'exercice de ses droits; de là, l'apropos et la nécessité de frapper de grands coups; de là ces encouragements de la part des évêques et même du chef de l'église à la presse religieuse, afin d'écraser le monstre partout où il oserait lever ses étendards. On a lu avec satisfaction les foudroyants écrits de Louis Veillot et autres écrivains religieux, contre ces ennemis honteux de l'église et de la société, et dans notre esprit de foi, on a applaudi à un tel zèle et à un aussi louable courage; on s'est senti de suite la disposition de combattre de pareils combats; l'épée a été tirée du fourreau, la guerre sainte a été proclamée, mais où étaient les ennemis? où étaient les Sainte Beuve, les Rochefort, les Prince Napoléon, et *tuti qu'anti*, pour servir de cibles à tant de vaillance et de courage?...

Il ajoute que les journaux attaqués par la presse soi-disant religieuse ne méritaient pas les violences dont ils ont été victimes.

L'UNIVERSITÉ LAVAL.

M. Langelier, de l'Université Laval, a écrit pendant la session, dans la *Nation* de St. Hyacinthe, des correspondances fort remarquables, mais dans lesquelles, à notre point de vue, il prenait trop souvent à partie son ex-adversaire, M. Gendron, député de Bagot.

Cela ressemblait trop à de la rancune.

Dans une de ses dernières lettres parlementaires en particulier, il a accusé M. Gendron d'avoir soustrait un document important qui aurait dû être mis devant le comité des chemins de fer. M. Gendron fut indigné et l'affaire fut portée devant la Chambre et M. Langelier fut soumis aux plus fortes censures.

Chose étrange! M. Bachand, de qui M. Langelier prétend avoir eu les renseignements qui l'ont inspiré, a déclaré que M. Gendron était incapable de commettre l'acte qu'on lui reprochait.

Quoi qu'il en soit, nous ne croyons pas que M. Gendron ait commis, au moins malhonnêtement, l'acte qu'on lui reproche, et nous ne croyons pas non plus que M. Langelier l'ait accusé malicieusement de cette faute.

Si nous faisons allusion à cet incident, c'est simplement pour blâmer ceux qui veulent rendre l'Université-Laval responsable des opinions émises par ses professeurs et même des fautes politiques qu'ils pourraient commettre.

Nous sommes certain que L'Université-Laval a le cœur et l'esprit hauts pour forcer ses professeurs à faire le sacrifice de leurs principes ou de leur patriotisme, pour tirer au cordeau leur pensées et leurs sentiments.

Etant admis le principe que ces professeurs éminents peuvent et doivent même s'occuper de politique, il est bien évident que l'intervention de L'Université, chaque fois qu'ils seraient accusés de quelque crime politique par leurs adversaires, serait absurde, indigne des hommes sages qui sont à la tête de cette institution.

Les lettres publiées par le Dr. Larue et par M. Langelier à ce sujet sont fières et indépendantes, dignes d'hommes de cœur et d'intelligence.

L'Université ne permettra jamais qu'on écrive sur ses murs: "pour entrer ici, il faut cesser d'être homme, d'avoir des opinions et des sentiments." C'est alors qu'on aurait besoin de dire qu'elle perdrait l'estime et la considération des honnêtes gens. Ils sont donc bien redoutables ces professeurs de L'Université qu'on ne puisse les combattre à tout moment sans vouloir obliger L'Université de les faire taire.

Mais s'il fallait fermer les portes de L'Université à tous ceux qui ont sur la conscience des fautes politiques, qui y entreraient?

Le grand-duc Alexis a envoyé \$1,000 à M. le Maire Coursol avec prière de les distribuer aux pauvres de Montréal. Ce n'est pas si mal. Evidemment il avait raison celui qui nous disait l'autre jour: mais savez-vous, monsieur, que ça va lui coûter cher au *Grand Turc* de voyager ainsi, à moins, dit-il, qu'il ait des passes.

UN NOUVEAU JOURNAL.

Nous conseillons à nos lecteurs qui lisent l'anglais d'acheter le *Northern Journal*. C'est un excellent journal hebdomadaire rempli de bonnes choses bien dites, et on n'y trouve rien qui puisse froisser nos sentiments et nos croyances. On le trouve dans les dépôts, chez M. Perry, etc.

DU FEU! DU FEU!

C'est là ce qu'on entend crier dans les faubourgs par une foule de petits enfants et de femmes qui grelottent. Le bois de corde se vend \$10.00! Et l'hiver menace d'être rude et long. Quelques citoyens s'alarment avec raison de ce triste état de choses pour les pauvres et suggèrent plusieurs remèdes. Par exemple, on propose que la Corporation obtienne de M. Brydges que le Grand-Tronc transporte à des prix réduits plusieurs mille cordes de bois, qu'elle achètera et vendra aux habitants de Montréal; d'autres ne veulent pas que la Corporation ait le droit de faire elle-même ce trafic, mais qu'elle obtienne seulement une réduction sur le fret et qu'elle laisse faire ensuite les commerçants.

Quelque soit le remède proposé, nous espérons que la Corporation et tous les bons citoyens s'entendront pour alléger la souffrance du peuple.

M. Emile Rousseau publie dans la *Minerve* des lettres qui sont fort remarquables. Chacun se demande quel est ce M. E. Rousseau, qui pense si juste et qui s'exprime si bien sur une foule de questions. Il y a quelque temps, il défendait avec

beaucoup de raison contre le *Nouveau-Monde*, une proposition émise par M. Laurier dans son discours sur le double mandat. L'autre jour il faisait de charmants portraits de plusieurs des principaux orateurs de la Chambre et suggérait des réformes importantes dans la législation. L'auteur de ces correspondances n'est certainement pas un homme ordinaire. Nous ferons plusieurs extraits de ses correspondances dans un prochain numéro.

L. O. DAVID.

RARE.

On rapporte du célèbre Aguassiz un mot aussi naïf que beau. Un habile yankee voulait, comme la chose se pratique assez fréquemment aux Etats Unis, l'engager pour *lecturer* durant la saison d'hiver dans les grandes villes des Etats-Unis. Il offrait au savant une forte somme. Aguassiz ne répondit pas.

— "Mais vous n'y pensez pas, dit l'agent tout étonné; vous pouvez, dans une seule saison, gagner par vos lectures plus d'argent que vous en rapporterez dix ans d'études et de recherches."

— "Que voulez-vous, répartit tranquillement le savant; je n'ai pas le temps de gagner de l'argent."

Le journal américain qui raconte ce trait ajoute tristement et justement qu'on ne voit pas d'Américains répondre de la sorte; qu'au contraire ils se plaignent de n'avoir jamais assez de temps pour en gagner de toutes façons et en quantité suffisante pour satisfaire leurs appétits toujours grandissants. Comme c'est le journal de M. Greely qui dit cela, on ne nous accusera pas de calomnier les Américains.

J. A. M.

LE JOUR DE L'AN, 1872.

L'an SOIXANTE-ET-ONZE est fini,
Mon Dieu, soyez trois fois béni!

L'an SOIXANTE-ET-DOUZE sera
Moins terrible, hélas!—On verra!

E. B. DE ST. AUBIN.

LE PRINCE DE GALLES.

Le fils aîné de la reine Victoria, futur roi de l'Angleterre et de ses colonies, né en 1841, marié en 1863 à la belle Alexandra, fille du roi du Danemark, a eu six enfants de son mariage, dont cinq vivants.

On sait que le prince vint en Canada en 1860.

Le danger qu'il vient de courir a redoublé les sympathies du peuple anglais à son égard. Des dépêches avaient annoncé qu'il était mort, mais il a triomphé de la maladie, et sa convalescence a été saluée avec joie dans tout l'empire britannique.

A son ami le docteur POURTIER à Québec.—*L'Omniscience*, Réverie pour le Piano-Forte, par F. BOSKOWITZ.

Nos remerciements à qui de droit pour ce charmant envoi. On sait que M. Boscowitz est un artiste de premier ordre, un véritable artiste, au talent souple, plein de feu et d'entrain.

Que de puérilités dans le monde, chez les nations même les plus froides, les plus réservées en apparence! L'année que le prince de Galles s'est marié, trois mille garçons furent baptisés des noms d'Albert-Edouard, et quinze cents filles furent appelées Alexandra.

Mademoiselle Nillson a fait \$22,000 à New-York, en chantant vingt soirs.

LES GRANDS DORMEURS.

On sait qu'un écrivain américain a fait un roman dans lequel il fait dormir son héros, Rip Van Winkle, pendant vingt ans. Ce qui semble une fiction poétique est pourtant arrivé; toutes les nations ont des légendes où il est question d'individus qui ont dormi pendant vingt-cinq, trente et même cinquante ans.

On dit que Epiménide, un poète crétois, étant tombé dans une cave, lorsqu'il était enfant, s'y endormit et continua de dormir ainsi pendant 57 ans. Mais pendant ce long sommeil, son esprit, dégagé de toute entrave, avait acquis des connaissances médicales et philosophiques extraordinaires.

Un nommé Tounalet, accusé d'avoir tué un soldat prussien en France, a été acquitté par un jury français. Cet acquittement a mis les Prussiens en fureur. Ils ne parlent que de vengeance, et les Français en font à peu près autant. L'année 1872 se passera-t-elle sans qu'une nouvelle guerre éclate entre ces deux nations.

Un jeune homme d'Indiana s'offrit pour rire en mariage à six jeunes demoiselles, et fut extraordinairement surpris de voir accepté par toutes.

A Philadelphie deux nouveaux mariés sont morts de la picote en moins d'une semaine après leur mariage.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAINSANCE.

A St. Louis de Gonzague, la dame du Capt. T. C. deLorimier, un fils.

AUX ABONNÉS DE "L'OPINION PUBLIQUE."

HOMMAGE DU 1^{er} DE L'AN 1872,

Tempus fugit !

Vents qui secoues les branches pendantes
Des sapins neigeux au front blanchissant ;
Qui mêles vos voix aux notes stridentes
Du givre qui grince aux pieds du passant ;

Nocturnes clameurs qui montez des vagues,
Quand l'onde glacée entre en ses fureurs ;
Bruits sourds et confus, rumeurs, plaintes vagues,
Qui troubles du soir les saintes horreurs ;

Craquements du froid ; murmures des ombres ;
Frisson des forêts que l'hiver étreint,
Taisez-vous !... Du haut des vastes tours sombres,
La cloche a jeté ses sanglots d'airain !

Voix mystérieuse au fond du ciel blême,
Le bronze a sonné douze coups—Minuit !...
C'est le dernier mot, c'est l'adieu suprême
Que l'avenir jette au passé qui fuit.

Minute fatale, insensible étape,
Rapide moment sitôt emporté,
Cet instant qui naît et qui nous échappe,
A fait faire un pas à l'Éternité !

Prompt comme l'éclair ou l'oiseau qui vole,
Ce temps qu'on dépense en vœux superflus ;
Ce temps qu'on gaspille en calcul frivole,
Quand on va l'atteindre, il n'est déjà plus !

Un an vient de fuir : un autre commence...
Penseurs érudits, raisonneurs subtils,
Vous qui disépiez la nature immense,
Ces ans qui s'en vont, dites, où vont-ils ?

Ils vont où s'en va tout ce qui s'effondre ;
Où vont nos destins à peine aperçus ;
Dans l'abîme abrupt où vont se confondre
Avec nos bonheurs, nos espoirs déçus.

Ils vont où s'en va la vaine fumée
De tous nos projets de gloire et d'amour ;
Où va le géant ; où va le pygmée,
L'arbre centenaire et la fleur d'un jour ;

Où vont nos sanglots et nos chants de fête ;
Où vont jeunes fronts et chefs tremblotants ;
Où va le zéphyr ; où va la tempête ;
Où vont nos hivers ; où vont nos printemps !..

Temps ! Éternité ! mystère insondable ;
Tout courbe le front devant vos grandeurs.
Problème effrayant, gouffre inabordable,
Quel œil peut plonger dans vos profondeurs !

Atômes éternels nous perdus dans l'espace,
Nous roulons toujours en dots inconstants ;
Seul le Créateur, devant qui tout passe,
Immuable et fort, plane sur les temps...

Louis-H. PASTEUR.



JOSEPH-FRANÇOIS PERRAULT.



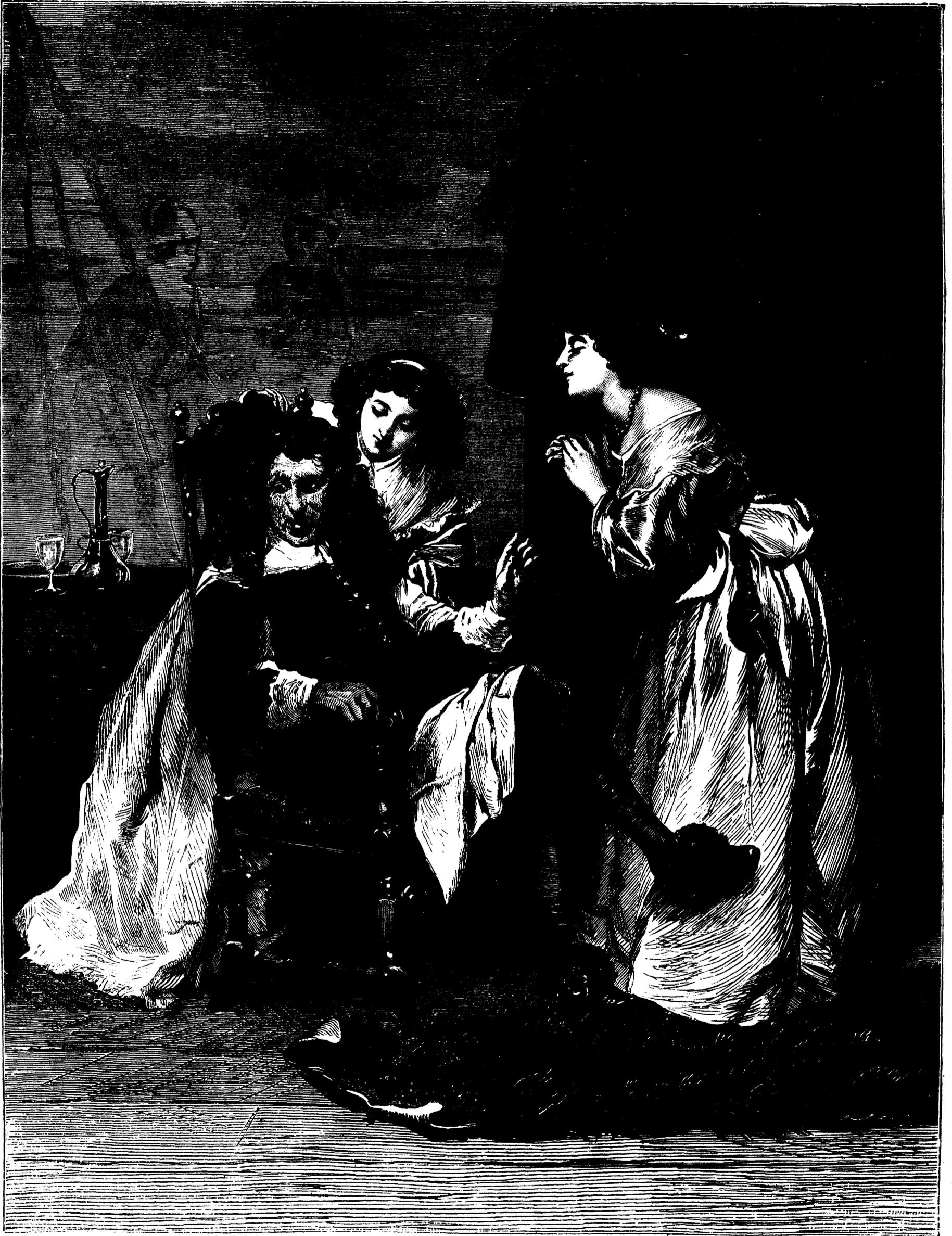
LE JEUNE ARTISTE.



Lithographié par Leggo & Co. Montreal.

SON ALTESSE ROYALE LE PRINCE DE GALLES.

L'Opinion Publique, 4 Janvier, 1872.



"VOILA UN BON PAPA!"

NOTRE PRIME.

"AU PIED DE LA CROIX."

Gravé par A. DANSE, d'après le Tableau du célèbre Peintre THOMAS.

Cette superbe gravure, chef-d'œuvre artistique et religieux, est prête à être distribuée à ceux de nos abonnés qui se trouvent dans une des catégories suivantes :

1o. Ceux qui auront payé leur abonnement courant, pourvu que le terme pour lequel ils auront payé renferme les trois premiers mois de l'année prochaine.

2o. Ceux dont l'abonnement expire le, ou avant le 1er Janvier prochain, et qui le renouvelleront, en payant le terme courant et les six mois suivants, d'avance.

3o. Enfin les nouveaux abonnés qui donneront leurs noms d'ici au 1er Janvier, et paieront pour six mois en s'abonnant.

N. B.—Les nouveaux abonnés peuvent faire leur abonnement soit du 1er Mai dernier (numéro dans lequel commence le roman de l'Intendant Bigot, et dans ce cas, ils devront payer un an d'abonnement), soit du 1er Janvier prochain.

Ces conditions que nous mettons à la distribution de notre PRIME paraîtront justes et raisonnables à tous nos abonnés, lorsqu'ils auront vu cette gravure. Rien de semblable n'a jamais été publié jusqu'à ce jour en Amérique, et personne ne peut en acheter une copie nulle part à moins de CINQ DOLLARS. C'est le prix de la gravure que nous donnons aux abonnés de l'*Opinion Publique*. Nous n'en dirons pas davantage.—Voyez la gravure et jugez-en par vous-mêmes. Nos agents l'ont maintenant reçue pour les abonnés de leur districts respectifs. Ceux de nos abonnés qui résident dans des endroits où nous n'avons pas d'agent, recevront par la poste, en se conformant aux conditions susdites, leur gravure, soigneusement roulée sur un bois, et les frais de poste payés.

Montréal, 26 Octobre 1871.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 4 JANVIER 1872.

1871.

"Une des grandes maladies de notre époque, maladie dont on voit les symptômes dans tous les partis, est cette impatience qui souvent se change en fureur, et qui n'est qu'un triste résultat du défaut de morale. On veut jouir à l'instant; on ne sait point, comme le sage, mettre son bonheur à travailler pour les générations à venir. On est assez ignorant pour croire que le travail éphémère de l'homme peut suppléer au long travail du temps. A cette ignorance se joint la vanité; on promet tout pour cette petite passion. On rougirait d'hésiter, de réfléchir; et l'on aime mieux hasarder les intérêts les plus chers que de paraître craindre un danger." Ces profondes paroles écrites pour la France de 1825, s'adressent encore avec plus de vérité à cette pauvre France de 1871. Que de maux sa légèreté, sa vanité, son orgueil, son absence de morale et de la religion ont accumulés sur sa tête depuis le 16 juillet 1870 au 10 mai 1871, date de la signature du Traité de Francfort!

Oui, il fut triste le premier jour de l'an 1871 pour la France et tous ceux qui l'aiment. Elle avait été partout battue et massacrée: Strasbourg, Metz, Thionville, Mézières, Orléans, Amiens, Rouen avaient succombé. Paris était assiégée par les Prussiens et la famine. Pourtant, le génie de Moltke et de Bismark, l'hydre révolutionnaire lui réservaient encore quelque chose de pire. Chanzy, Faidherbe et Bourbaki, malgré d'héroïques efforts pour percer les lignes prussiennes et voler au secours de Paris, sont écrasés et leurs armées dispersées et faites prisonnières par les colonnes sans cesse grossissantes de Guillaume. C'est en vain que Vinoy et Trochu essaient de faire des trouées à travers les assiégeants. La grande cité du bel esprit et de la corruption est condamnée et elle entraîne dans sa chute le reste de la France. Elle capitule et se rend sans condition le 24 janvier. La capitulation est suivie d'un armistice de 15 jours—prolongée plus tard—afin de laisser à la France le temps d'élire une assemblée représentative pour décider de la paix ou de la guerre.

Les préliminaires, acceptés par l'assemblée le 23 février, deviennent Traité le 10 mai; à force de supplications et d'interventions amies, la France obtient des termes un peu meilleurs. Elle garde toute sa marine et toutes ses colonies, une partie de la Lorraine et l'indemnité est réduite de cinq milliards à quatre milliards et demi. C'est déjà énorme et la France ne se relèvera que par un miracle.

Pendant que Thiers et l'assemblée travaillent à obtenir des conditions moins draconiennes et à réorganiser la France, les socialistes et les communistes de Paris font leur possible pour déshonorer la France et l'humanité. La postérité refusera de croire que des Français ont pu, pendant l'agonie de leur mère, tourner leurs armes contre elle afin d'aider à la Prusse à compléter l'assassinat. Ces monstres à face humaine, qui fuyaient devant l'ennemi,

qu'ils avaient ni pu ni voulu sauver la France, ne voulaient pas qu'elle fut sauvée par d'autres. Chacun se rappelle encore les forfaits de cette bande de brigands, qui ne surent trouver du courage que contre des Français: meurtre et massacre des généraux Lecompte et Thomas, de l'Archevêque de Paris, des otages, de citoyens inoffensifs; pillages et destruction des résidences privées, des édifices et des monuments publics. Ils ont imposé à Paris un nouveau siège et un avant-goût de toutes les horreurs de '93. Il a fallu que la France reconquit Paris.

Il y a eu, dans ces ignobles rapsodies du règne de la terreur, quelque chose de presque aussi triste, d'aussi lamentable que les crimes commis: c'est la lâcheté des honnêtes gens. Paris comptait deux millions d'âmes et une poignée de scélérats lui a fait la loi et a tenu la France en échec pendant deux mois!!! Il a bien eu raison celui qui a dit que la canaille n'avait monté sur le dos des honnêtes gens que parce que les honnêtes gens se tenaient à plat ventre. La France serait longtemps sans reprendre sa place si elle n'avait pour l'aider que des honnêtes gens aussi courageux que ceux de Paris.

Depuis ces événements, la France a un peu respiré: elle a déjà payé à Bismark deux milliards: son armée se refait et elle pense sérieusement à sa revanche. Prend-elle le bon chemin pour arriver là? C'est difficile de répondre affirmativement. Son régime politique provisoire, qui ouvre la porte à toutes les ambitions et à tous les coups de main, pouvait suffire pour la nécessité qui l'avait provoqué; mais à mesure que la position se régularisera; que le pays, libéré de l'indemnité et de l'occupation étrangère, commencera à penser aux moyens de trouver de nouvelles et plus solides assises, on découvrira de plus en plus la fragilité d'un système qui ne s'appuie sur aucun principe, qui n'offre pas de garantie de durée, qui n'est toléré que comme un expédient temporaire et une trêve à la guerre des partis.

Nous nous sommes arrêté longtemps sur les malheurs de la France et sa position actuelle: c'est bien le plus grand événement de l'année et l'un des plus considérables du siècle. Dans le reste de l'Europe, rien de bien saillant à enregistrer durant l'année.

Victor-Emmanuel a consacré la spoliation des Etats du Pape, il s'est définitivement installé à Rome et il y vient d'ouvrir son parlement.

La Russie arme, l'Autriche se recueille et change de ministres pour plaire tantôt à la Prusse, tantôt à la Russie; la Prusse tient l'arme au bras pour empêcher la France de "reprendre sa revanche." L'Angleterre elle-même a réorganisé son armée et augmente sa marine pour se trouver prête à toute éventualité. Elle a aboli "l'achat des commissions" et introduit le système de la promotion par le mérite.

Deux plaies rongent l'Europe: l'Internationale et les armements ruineux; la force en bas et la force en haut; la misère et la violence en bas—le socialisme, la lutte fraternelle; l'ambition et la violence en haut—la guerre en permanence. Voilà ce qu'a produit le raffinement d'une civilisation qui a cru pouvoir remplacer le christianisme par le rationalisme et l'athéisme. En somme, l'ensemble des faits qui se sont accomplis pendant l'année 1871, rend de plus en plus opportune la solution du problème posé dès le commencement du siècle: L'Europe peut-elle se sauver sans redevenir chrétienne?

Nous coulons, de ce côté-ci de l'Atlantique, une existence beaucoup plus calme. Ce n'est pas que l'année ait été stérile; des événements très importants en ont marqué le cours. En première ligne vient le Traité de Washington, qui a réglé par l'arbitrage une difficulté qui était grosse de dangers et de périls pour l'avenir. Signé le 8 mai à Washington, il a été ratifié subséquentement par l'Angleterre et les Etats-Unis; les deux grandes nations sont satisfaites, surtout les Américains. En Canada, on a été aussi surpris que mécontent. Dans la question des pêcheries et de la navigation du St. Laurent, on considère que les intérêts de la Puissance ont été sacrifiés à l'avidité de nos voisins: toutefois, cette partie du Traité qui nous concerne n'aura de force qu'en autant que le Parlement Fédéral voudra bien la ratifier. On a parlé de compensations à être fournies par l'Angleterre. Les débats de la prochaine session nous révéleront tout.

La situation, aux Etats-Unis, est toute dorée, au dire de Grant, dans son message présidentiel du 4 décembre; le peuple est prospère, les relations avec toutes les nations étrangères sont excellentes et toutes fraternelles et les finances ne laissent rien à désirer.

"La dette nationale, dit Grant, a été réduite de \$8,557,126.80 durant l'année, par la négociation des bons nationaux à un taux d'intérêt moins élevé.

"L'intérêt sur la dette publique a été tellement diminué que maintenant le montant à prélever pour l'intérêt est de 17 millions de moins que le premier mars 1869."

En face d'un tel résultat, le Président croit devoir conseiller la réduction des taxes.

L'incendie de Chicago, la poursuite et l'arrestation des

démocrates qui volaient et pillaient le trésor municipal de New-York, le désarroi que la découverte de ces fraudes gigantesques ont jeté dans le parti démocrate, naguère si puissant, la réception si enthousiaste et si curieuse faite par la fière république au fils d'un despote,—le Grand duc Alexis,—sont des événements trop récents et trop près de nous pour mériter autre chose qu'une simple mention.

Notre ciel politique a été comparativement serein durant l'année qui vient de finir. Il y a eu peu de débats, peu de querelles, point de tempêtes; mais beaucoup de faits se sont produits, beaucoup de tendances se sont accusées. La Colombie Anglaise est entrée dans la Confédération; on s'est engagé à construire un chemin de fer du Pacifique sur notre territoire. Les explorations sont déjà commencées et dans un an il faudra poser la première lisse; dans huit ans, la Colombie anglaise et nos vastes possessions du Nord-Ouest seront en communication directe avec le reste de la Puissance.

La politique des chemins de fer et des chemins à lisses en bois a été vigoureusement poussée. L'on en fait et l'on va en faire partout; l'on en demande partout. Plusieurs ont été commencés en 1871; plusieurs autres en perspective ont fait un grand pas et seront probablement commencés au printemps.

Le résultat du recensement, si désastreux pour les Canadiens-Français, ne peut manquer de stimuler l'ardeur de nos hommes publics, comme il a déjà activé le mouvement manufacturier en provoquant la formation d'un Comité de la Chambre Locale pour étudier les moyens de développer nos ressources industrielles. La question se pose brutalement et il n'y a plus à l'éviter. Quelles que soient les causes de l'émigration des Canadiens-Français, il faut l'empêcher à tout prix, ou remplacer ceux qui s'en vont par une immigration française ou belge, ce qui est peut-être difficile, si non impossible. Autrement nous sommes noyés non seulement à Ottawa, mais nous sommes débordés même dans la Province de Québec. Mais le moyen?—Des chemins de fer, des communications partout, une éducation plus pratique pour améliorer la culture, augmenter nos richesses agricoles et fonder une industrie nationale.

Il ne faut pas, néanmoins, se désespérer; il ne faut pas, par un patriotisme mal entendu, par des impatiences et des excitations que ne justifient pas les circonstances et qu'une saine politique désapprouve, embrouiller la situation, compromettre l'avenir et tout livrer au hasard des luttes de parti. La nation ne pourra se sauver que par la nation. Au reste, nos hommes publics ont l'oreille au guet et comprennent la situation. Ils n'encouragent tant les chemins de fer que parce qu'ils savent que les chemins doivent inévitablement amener le reste. Et si, plus tard, pour encourager et développer davantage une industrie que les besoins auront créée, il devient nécessaire d'élever le tarif, qui nous empêche de le faire? L'Angleterre, en enlevant son dernier soldat du sol canadien, nous dit qu'elle le fait pour nous laisser davantage la plénitude du *self-government*, et nous accoutumer à marcher tout seuls. Essayons donc. La tentative en vaudrait la peine, ne serait-ce que pour fermer la bouche à ceux qui prétendent qu'on ne pourra avoir ici d'industries que par l'indépendance ou l'annexion.

La crise ministérielle à Ontario couronne par l'agitation une année commencée dans le calme plat. L'administration *clear-grit* est formée, ayant M. Blake à sa tête; on dit qu'elle va être forte et qu'elle commandera ce que les anglais appellent *a good working majority*. Le contre-coup de cette révolution ne peut manquer de se faire sentir à Ottawa et d'y produire des complications dont personne ne peut encore exactement prévoir l'issue. Les libéraux du Bas-Canada sont dans la jubilation et croient voir de nouvelles chances d'arriver dans la victoire de leurs frères d'armes du Haut-Canada. Ils sont à s'agiter, à se réorganiser et à se préparer; ils taillent, ils coupent, ils émondent tout ce qui jusqu'ici a nui à la croissance de l'arbre et l'a tenu à l'état de frêle arbrisseau. On a tué "Le Pays," on va trancher la tête aux chefs, on va se mettre en règle avec l'Eglise et fonder un organe respectable. Tant mieux! L'alliance intime avec les libéraux du Haut-Canada donnera encore à ceux d'ici un autre avantage: elle les débarrassera des chimères de l'annexion et de l'indépendance, dont ne veulent pas du tout Brown, McKenzie, Blake et les autres.

Là-dessus ils ne céderont rien, et comme ils constitueront la grande majorité, ils imposeront nécessairement leurs idées à leurs alliés du Bas-Canada. Mais quand toutes ces heureuses transformations se seront opérées chez les libéraux du Bas-Canada, nous ne voyons plus du tout ce qui pourra les séparer des Conservateurs. Encore une fois, tant mieux! Ce sera le commencement de l'union complète des Canadiens-Français que nous rêvons depuis la Confédération et que nous croyons nécessaire à Ottawa.

J. A. MOUSSEAU.

A LA BRUNANTE.

CONTES ET RÉCITS

PAR FAWCER DE SAINT-AUGUSTIN.

LE BAISER D'UNE MORTE.

(Suite.)

—Elle n'était pas trop jolie, mais assez bonne pour être sainte; pourtant ma mère n'en voulait pas. J'étais jeune alors, et avec mon violon, elles étaient les trois personnes que j'aimais le plus au monde, car, apprends une chose Mathurin, celui qui créa le premier violon savait bien ce qu'il faisait en y mettant une âme; il y laissa glisser la sienne.

Je me rappelle comme si c'était hier, le jour de notre première rencontre.

On faisait la fenaison dans une prairie voisine de l'emplacement où demeurait ma mère. Nous n'étions pas riches, et pour gagner quelque chose j'avais prêté à M. Bédard, propriétaire du champ, l'usage de mes deux bras; ils fauchaient, fanaient, et engrangeaient à raison de deux francs par jour; ça n'était pas cher, mais alors nous ne passions pas par les temps durs d'aujourd'hui.

J'étais en train d'effiler ma faux, et tout en repassant la pierre sur la lame bleuâtre, j'écoutais la curieuse harmonie qui sortait de ce bruissement du grès contre l'acier, lorsque je vis venir, par le sentier qui courait le long de la clôture, alerte et chansonnante, la fourche de frêne sur l'épaule, une jeune fille chaussée de souliers sauvages, la jupe de droguet gris serinée à la taille, le fichu rouge noué autour de la tête. Elle avait le teint hâlé, la voix fraîche, la main potelée, et Baptiste Loupret qui faisait son rang tout près de moi, me dit d'aussi loin qu'il l'aperçut :

—Tiens! Ursule Trépanier, des Eboulements: tu ne connais pas ces gens-là toi, mais ils sont tous taillés comme cela dans la famille; robustes, vifs, bien plantés, honnêtes comme l'épée du roi, et pas poltrons du tout, en face du travail.

La petite arrivait à nous.

Sans mot dire, elle se mit à faner. Moi, je continuai à repasser ma faux, tout en examinant la petite du coin de l'œil, et il me semblait qu'un parfum tout nouveau sortait de dessous les levées que retournaient si gentiment sa fourche. Le crois-tu Mathurin? une femme me faisait peur alors; j'étais timide, elle aussi, et nous ne nous serions probablement jamais parlé, si le soleil n'avait pas été aussi étouffant ce jour-là.

A force de remuer les bras, les sueurs coulaient du front; il faisait chaud plein la prairie et comme j'avais emporté un bidon d'eau fraîche, ce fut elle qui me dit la première :

—Me permettez-vous d'en prendre une goutte, monsieur?

—Certainement mademoiselle, lui dis-je tout gauchement, et pourtant rien qu'à l'entendre me demander cela, je lui aurais donné mon cœur.

Elle but à longs traits, puis comme l'herbe était fraîche et que le canon de midi venait de tirer à la ville, nous nous assimes sur le foin nouvellement coupé, et petit à petit nous commençâmes à causer tout en cassant une croute de pain de ménage.

Depuis lors, je la vis chaque jour une petite demi-heure, et cela, tranquillement sans se dire une parole d'amour; entre nous, il n'y en avait guère besoin, rien qu'à se regarder dans les yeux on se comprenait.

Mais les mauvaises langues causèrent pour nous, et un soir que j'étais assis sur le perron de la porte, songeant à Ursule, ma mère qui filait près de la huche, me dit assez brusquement :

—Edouard, tu fais parler de toi avec la petite Trépanier.

Je soupirai sans rien dire: que veux-tu qu'on fasse, Mathurin, quand c'est la mère qui parle?

Elle continua.

—Oui, tu te compromets, et ce qui est pis encore, car un garçon s'en retire toujours, tu la compromets aussi. La mère Sauvatte, en n'apportant une nouvelle graine de concombre, est venue me parler de tout cela aujourd'hui. On prétend, dans Charlesbourg, que tu vas te marier avec Ursule Trépanier; elle s'est vantée elle-même, d'avoir reçu de toi une paire de boucles d'oreilles. Elles sont en or, paraît-il, et pour te les procurer tu as dû sacrifier une partie de ton salaire gagné à la fenaison. Or, tu ignores pas l'usage du pays: fillette recevant cadeau devient fiancée. Je te crois trop bonne tête pour faire pareille folie. Rien ne presse, Edouard; reste avec moi, cela ne te coûtera rien, nous vivrons tant bien que mal et avec le peu que nous possédons, il y aura toujours assez pour faire bouillir la marmite. Comme tu as du temps devant toi, tu finiras, d'ici à ce que tu atteignes la trentaine par faire des économies, puis tu te marieras, si le cœur t'en dit, avec une jeune fille qui te conviendra mieux sous tous les rapports qu'Ursule Trépanier, une sans-le-sou, qui n'a que l'œuvre de ses dix doigts pour dot!

Ses dernières paroles se perdirent au milieu du bourdonnement du rouet qui filait toujours. Ma mère était penchée sur sa navette, la tête perdue dans ses pensées; moi je pris silencieusement mon chapeau, et m'en allai errer à l'aventure, à travers champs.

Je ne sais vraiment comment cela se fit, mais je me trouvais tout auprès de la maison-

nette de Jos. Nadeau le forgeron, écoutant une voix fraîche qui se perdait dans le calme de la nuit.

Elle chantait :

Dans les prisons de Nantes,
Lui y a t-un prisonnier,
Gai faluron, falurette,
Lui y a t-un prisonnier,
Gai faluron, dondè.

Je n'ai jamais pu entendre le récit de la captivité de ce prisonnier

Que person' ne va voir,

comme le dit la chanson, sans me sentir ému par la touchante complainte populaire. Mais ce soir-là, je l'étais plus que d'habitude, car c'était Ursule qui chantait pour endormir l'enfant du forgeron, chez qui elle était à gage. La respiration du petit qui dormait mollement aux ondulations du berceau se mêlait aux battements de mon pauvre cœur, qui lui, hélas! saignait tout éveillé.

Je restai là, assis sur la clôture, écoutant tendrement les larmes aux yeux la naïve ballade. Je t'ai dit que je pleurais, Mathurin, et c'est vrai cela! car il m'avait fallu prendre une terrible décision. Puisque je ne devais pas épouser Ursule, de grand matin il me fallait quitter ce village où il m'était impossible de rester sans l'aimer.

Combien de temps demeurai-je là, enveloppant cette pauvre maison, dans un long regard? je l'ignore. Seulement je fus tiré de ce rêve d'adieu, par le contact d'une douce main qui s'appuya chaudement sur mon genou; puis une voix murmura :

—Edouard, que faites-vous donc là, vous allez vous enrhummer.

C'était Ursule Trépanier qui, de sa fenêtre, m'avait aperçu au clair de la lune.

En l'entendant me parler ainsi, mon cœur se gonfla; il me fallut lui avouer la poignante vérité; Baptiste Loupret avait eu raison, elle avait autant de courage que d'affection, et voyant ma volonté, elle dit d'un ton ferme :

—Puisque vous partez, Edouard, je quitterai avec vous, et si vous le voulez, nous nous marierons à Québec, le plus tôt possible. Toute seule je n'ai pas craint la misère; à deux, nous en ferons ce que nous voudrons.

Hélas! Mathurin, que puis-je ajouter, maintenant?

Au petit jour, j'allai décrocher mon violon; je roulai quelques hardes dans mon mouchoir, puis entrant dans la chambre à coucher de ma mère, je me penchai doucement, bien doucement le long de son oreille, crainte de l'éveiller, et lui donnai un interminable baiser.

Quinze jours après, j'étais marié, sans avoir pu obtenir le consentement de ma mère! Seulement! elle m'avait fait remettre, par le Dr. Holmes, chez qui j'étais garçon de bureau, cette tabatière en or, en me faisant dire que c'était le seul souvenir laissé par mon père.

Mon Dieu! que tout cela est loin maintenant, et comme le temps passe vite!...

Mais j'entends sonner les cloches de la messe de minuit; allons, mon garçon, prends une prise en souvenir de ce père, que je n'ai jamais ni vu ni connu. Il n'y a pas de mal à ça, car c'est du meilleur. Il préserve de ces rhumes de cerveau qui nous guettent constamment à l'affût, par ces froids de loups.

Je te dirai la plus triste partie de mon histoire au réveillon.

Il se leva, passa son capot de loup-cervier, attacha les oreilles de son casque de vison, mit son violon dans un sac de flanelle verte, puis le rejetant sous son bras, il reprit de mes mains la précieuse relique paternelle, sous le couvercle de laquelle je venais d'examiner curieusement un écusson gravé avec la plus exquise délicatesse.

Nous nous mîmes en route, et quand nous entrâmes dans la vieille église de Beaumont, le prêtre allait entonner le *Gloria in excelsis*. Nos violons se mirent à accompagner l'hymne sublime de la paix universelle, et pendant que le père Chassou faisait un solo, je me pris à songer—tout en regardant ses yeux déborder l'inspiration, et son maigre profil s'allonger dans les ombres du jubé—à l'endroit où j'avais pu voir, jadis, les armes que révélait sa mystérieuse tabatière.

Tout à coup, un jet lumineux envahit ma pensée.

Peu à peu, je me rappelai les avoir longuement examinées, un jour, sur la reliure de l'antique édition d'un *César ad usum Delphini*, qui sommeillait dans un des coins poudreux de la bibliothèque de notre curé. En questionnant le bon abbé, il m'avait appris, dans le temps, à quelle enclère il s'était rendu l'acquéreur du vénérable bouquin.

Les armes du père de l'humble maître qui, en ce moment, offrait au Roi des Rois, né dans une étable, les plus belles inspirations de son génie, étaient celles de Son Altesse Royale, Edouard, duc de Kent.

III.

LE BAISER D'UNE MORTE.

—Une aile de cette oie froide, Mathurin?

—Merci, père Chassou, j'ai parfaitement réveillé.

—Mais alors, humecte-toi le gosier, mon homme. Tiens, passe-moi ton verre; le Constance ira à merveille dans le paysage, d'autant plus que nous le boirons à la santé du missionnaire de la Rivière-Rouge.

Je fis comme il le voulait, et nous bûmes lentement.

Quand il eut remis son verre sur la table, le père Chassou prit sa pipe, la bourra, l'alluma au poêle, et après avoir tisonné l'étable qui chantait, il reprit son fauteuil en disant :

—Et maintenant, il me faut terminer mon douloureux récit, bien qu'il renferme des choses qui vont te faire dresser les cheveux sur la tête.

Ma condition, chez le docteur Holmes, n'était pas très enviable.

Il avait un caractère hautain, inégal, difficile à comprendre, et encore plus difficile à servir. Néanmoins, j'endurais tout cela pour l'amour de ma femme, et j'économisais tout ce que je pouvais en prévision de ses couches prochaines.

Dix mois de cette vie de peines et de servitude étaient passés, lorsqu'un gros garçon, bien portant et bien joufflu, s'en vint prendre place dans le berceau en bois blanc que j'avais façonné de mes propres mains, pour l'offrir en cadeau à Ursule. Cette naissance me causa double joie; j'avais maintenant auprès de moi une seconde ressemblance de sa mère, et puis, je me disais souvent en l'endormant, qu'il serait peut-être, un jour, le jalon qui me conduirait au pardon de la miéne.

Mais, mon pauvre Mathurin, l'homme est sujet à errer, c'est l'Écriture qui le dit, et ma mère, au lieu d'être attendrie, se montra plus tenace que jamais.

Alors, le désespoir dans l'âme, je me résolus à quitter la ville et m'en vins m'établir ici, sur le modeste emplacement où nous veillions ce soir. Te dire tous les instants de bonheur passés sous le toit de cette maisonnette, serait au-dessus de mes forces humaines; qu'il me suffise de te confier que j'ai joui ici de toutes les joies de famille, que Dieu sait donner sur terre aux hommes de bonne volonté.

Mon jardin suffisait à nos petites dépenses d'au jour le jour. Ursule savait tricoter, faire la cuisine, travailler au métier, et comme elle me l'avait promis, à nous deux, nous faisons ce que nous voulions de la misère.

Nos jours de tranquillité passaient sans que nous les comptions, lorsque tout à coup, un matin, le maître de poste me fit remettre une lettre toute cachetée de noir. Elle me venait du notaire de Charlesbourg qui m'annonçait que ma mère, ma pauvre mère, venait de mourir loin de moi, loin de ceux qui n'avaient jamais cessé de l'aimer, et cette triste nouvelle était accompagnée de son testament.

Par ce papier, j'étais institué légataire universel de tous les biens meubles et immeubles de dame Josephine la Chasseur, qui consistaient en la maison où elle était morte, le modeste ameublement de ses quatre chambres, une vache, une charrette et un harnais, plus la somme de £30 sterling en rente annuelle, et puis... c'était tout. Pas une seule parole d'oubli et de réconciliation au milieu de ces pattes de mouches noires et serrées qui avaient bien rapporté une bonne guinée à ce coquin de notaire Cloutier.

En recevant cette terrible nouvelle, je pleurai longtemps comme un enfant, et dans mon chagrin, j'en étais rendu à prendre mon mariage en grippe et à regretter le jour où j'avais vu Ursule s'en venir faner dans le pié Bédard; car vois-tu, Mathurin, si on apprend à aimer sa femme, on sait toujours chérir sa mère, et je ne pouvais parvenir à me chasser de l'esprit que la miéne avait encore devant elle de longues années, si je ne l'eusse pas aussi lâchement abandonnée pour courir ainsi après la petite Ursule Trépanier.

Quelles tristes heures j'ai passé à cette époque! Il me semblait n'avoir jamais été heureux de ma vie, car nous sommes tous semblables, paraît-il. Vienne la joie, on oublie les larmes; est-ce le tour des sanglots, ils effacent de suite les sourires du passé, et c'est alors comme si rien n'avait existé pour l'âme riante ou froissée.

Ce fut avec ces idées noires que je fis le voyage de Beaumont à Charlesbourg.

La maisonnette où s'écoulaient mes jours d'enfance n'était guère changée. C'était bien au pied de ce perron que, naïf enfant, j'avais joué aux marbres avec mes camarades d'école: sur la petite passerelle en pin qui menait à l'étable, je voyais encore les traces qu'avait creusées le clou de nos toupies. Partout ma jeunesse se dressait devant moi, et, par moment, oublieux du triste départ de celle que j'aimais tant, il me semblait que la porte s'entrouvrirait et qu'elle allait paraître sur le seuil, avec sa caline de toile blanche sur la tête, sa robe de barège retombant en longs plis noirs sur ses pieds, et ses aiguilles à tricoter à la main, me disant de sa voix douce :

—Edouard, n'oublie pas de donner du foin à Rougette.

Pour moi, ces souvenirs se groupèrent encore plus poignants, autour de mon cœur, quand il me fallut entrer dans la maison et recevoir de l'exécuteur testamentaire l'inventaire de ce qui me revenait.

Tout était comme au jour de mon abandon. Son lit en palissandre revêtu de sa courte pointe de laine grise rayée de larges barres bleues, l'image de la Sainte-Vierge clouée au chevet, au-dessus du petit bénitier en faïence blanche où nageait encore le rameau qui avait été béni l'an dernier. Elles étaient encore là ces vieilles chaises en paille du haut desquelles nous avions éparpillé si souvent nos douces causeries du soir, et dans un coin, tout auprès du grand coffre peint en rouge où elle mettait sa

litière, ses bas de laine et ses quelques livres de dévotion, sommeillait le paisible rouet témoin de notre dernier entretien.

La vue de tous ces objets chéris me serrait la poitrine, et rien qu'y penser ce soir, Mathurin, je me sens encore ému.

Mais cela n'était rien auprès de ce qui m'attendait dans ma propre chambre.

Tout était dans le même ordre et rien n'avait été dérangé depuis mon départ. Les habits que j'avais négligé d'emporter, restaient suspendus là où je les avais accrochés moi-même, mes fleurs s'étaient desséchées dans leurs pots en terre rangés toujours sur l'escabelle verte de la fenêtre, et il y avait au pied de mon lit de sangle une paire de pantoufles oubliées par moi, et qui attendaient patiemment mon retour.

Pauvre mère! comme tu as dû souffrir de mon éloignement, et comme j'ai vu alors que tu savais m'aimer!

Ma conversation avec le notaire Cloutier ne fut pas longue.

J'acceptai la succession telle qu'il me la présentait, je fis fermer la maison, envoyai Rougette à Beaumont, puis quand tout fut réglé, je m'en fus voir au cimetière celle qui m'avait donné la vie.

Elle dormait sous une humble croix de bois peinte en noir, et déjà les herbes Saint-Jean commençaient à pousser dans cette terre fraîchement remuée. Je priai là bien longtemps, car il faisait bon de parler à Dieu de cette morte, et quand mes genoux se furent bien engourdis au contact de l'herbe humide, je songeai qu'il était temps de m'arracher et de revenir vers ceux qui m'attendaient depuis une quinzaine.

(La suite au prochain numéro.)

QUELS TYRANS QUE LES HOMMES! (1)

(Complainte inutile.)

I.
Autrefois, dans le village,
C'était lui,
Le garçon franc, point volage,
Et poli.
Il était galant
Et toujours aimable,
Prévenant, affable,
En un mot: "charmant!"
Hélas! à présent,
C'est bien différent!

(Refrain:)

Quels tyrans que les hommes, }
Et folles que nous sommes }
De prendre des maris }
Bourrus et malappris! } Bis.

II.

Autrefois, d'un ton sincère
Et gentil,
Il me disait: "Pour vous plaire
"Que faut-il?"
Par un compliment
Ou par un sourire
Il savait me dire:
"Je vous aime tant!"
Hélas! à présent,
C'est bien différent!

(Refrain:)

III.
Aujourd'hui, parlant en maître,
Il me dit:
"Je prétends ne jamais être
"Contredit!"...
Rêves du printemps,
(O douleur mère!)
O vaine chimère
Des amours constants!
Je chante en pleurant
Ce refrain navrant:

Quels tyrans que les hommes, }
Et folles que nous sommes }
De prendre des maris }
Bourrus et malappris! } Bis.

E. B. DE ST. AUBIN.

Québec, le 20 août 1871.

(1) Musique inédite de l'auteur des paroles.
Du même auteur. (paroles et musique):—*La Légende du Pont des Saipans. Blanche et Séraphin. Arthur et Marie. Echo malin.* etc., etc.
Aussi les paroles de la chansonnette du *Casque de mon père.*

Au dessert d'un dîner de cinquante couverts, à Brattleboro, Vermont, la maîtresse du logis engage tous les jeunes gens à écrire, sur un bout de papier signé, le nom de leur préférée: la même invitation est faite aux jeunes filles. Personne ne recule, et tous les bulletins recueillis, il s'est trouvé huit couples de jeunes gens s'étant compris sans se l'être jamais dit.

Les américains n'aiment pas à perdre de temps; séance tenante, huit mariages ont été décidés.

Cinq des fiancés nouveaux ont avoué qu'ils n'eussent jamais osé se déclarer autrement.

Les autres bulletins, confiés à la seule maîtresse de la maison ont été anéanti.

Voilà ce qui s'appelle se marier entre la poire et le fromage.

FERD. GAGNON,

Gérant pour le Massachusetts, le New Hampshire, le Connecticut et le Rhode Island.

WORCESTER, MASS. JEUDI, 4 JANVIER, 1872.

1871.

Encore une année qui vient de parcourir la sphère du temps. Récapitulons, en peu de mots, ce que nous avons fait, canadiens émigrés, pendant ces douze mois. Comme nous le souhaitons, à pareille époque, l'année dernière, les canadiens émigrés ont accompli de grandes choses en 1871. Plusieurs associations de secours mutuels ont été établies. De nouvelles missions canadiennes, sont venu apporter joie et bonheur au sein des familles. Citons en particulier Manchester et Nashua dans le New Hampshire, Haverhill et West Boylston dans le Massachusetts.

Quatre bazars canadiens, ceux de Worcester, Webster, Coloes et Putnam ont été couronnés des plus beaux succès. Il a été prélevé \$12,000 à l'aide de ces bazars, et cet argent a été employé pour le paiement d'églises déjà bâties ou achetées.

La convention nationale de 1871, tenue à Worcester, a été, sans contredit, la plus brillante de toute, pour l'éclat de la démonstration et les fruits qu'elle produit chez nos populations. De plusieurs endroits, on nous écrit, que nos compatriotes mettent en pratique les sages conseils à eux donnés par les délégués de Worcester. Outre ces progrès, nous devons en constater de plus remarquables encore. C'est l'assainissement des idées, et une espèce d'opinion populaire qui commence à s'accroître; de là découlent des sentiments religieux et patriotiques qui se manifestent de plus en plus. L'apathie fait place à l'énergie et aux idées de progrès. C'est ainsi que nous pouvons constater qu'un grand nombre de nos compatriotes, ont fait l'acquisition de propriétés foncières, et que d'autres ont fait assurer leur vie, que des églises se bâtissent de toutes parts, on demande des missionnaires canadiens, on établit des sociétés de secours mutuel. Il y a encore des ombres au tableau, mais en résumé, nous devons dire que l'année 1871, a été une bonne année pour la colonie canadienne des Etats-Unis, puisse 1872 lui ressembler. C'est ce que nous souhaitons pour la gloire et l'honneur de notre nationalité.

FRED. GAGNON.

Pour donner à nos lecteurs une idée des sentiments patriotiques de nos compatriotes de Fall River, Mass., nous publions ce qui suit:

Préambule de la Constitution de la Société Nationale St. Jean-Baptiste de Fall River, Mass.

Prouver à nos compagnons d'exil et à nos compatriotes du Canada que nous voulons à tout prix conserver, sur la terre étrangère, notre langue, notre religion et les coutumes de la patrie absente; en perpétuer la mémoire parmi nous par des assemblées mensuelles, où l'on fera des lectures publiques, sur différents sujets patriotiques comme l'histoire, la littérature, l'industrie nationale, &c., &c., &c. S'amuser mutuellement par des représentations dramatiques, qui auront l'effet de conserver en nous la mémoire du courage et des faits glorieux de nos ancêtres; se prêter une main généreuse et secourable au milieu des misères sans nombre de l'exil; enfin et par dessus tout faciliter à ceux qui le désirent, un établissement sur le sol natal; tel est le but élevé et noble que se sont proposé quelques canadiens-français de cette ville, en formant une nouvelle association avec les débris de deux ou trois sociétés malades d'innovation à leur naissance, puis étouffées impitoyablement par l'ignorance et les préjugés. Ils ne se dissimulent pas les difficultés et les obstacles que les ennemis de leur nationalité vont jeter sur leur chemin pour entraver la marche de leur association; mais la conscience de leur tâche glorieuse leur fera braver toutes les difficultés, briser tous les obstacles; car ils se sont dit et se disent tous les jours:

Avant tout, soyons canadiens!

WORCESTER, MASS.

Les membres de la Société St. Jean-Baptiste ont fait cadeau d'un tableau à l'huile, valant \$200, à l'Eglise Notre Dame.

La quête de Noël, qui a été présentée au Révd. J. B. Primeau, a produit \$750.

Un magnifique pain bénit a été distribué à l'Eglise Notre Dame le jour de Noël. Le Révd. J. B. Primeau en était le donateur.

BONNE CHASSE.—Nous disions dernièrement que les peaux d'écureuils étaient fort demandées depuis quelques mois en Californie, par suite de l'établissement de plusieurs fabriques de gants.

Un nommé Calkin, fermier à Pacheco, en voulant se livrer à cette spéculation, vient de perdre presque entièrement un magnifique troupeau de 1,700 moutons. Voici comment:

Pour s'emparer des écureuils, Calkin avait organisé des pièges contenant de l'arsenic. Or, il paraît que la race ovine a un goût prononcé pour ce poison, car le malheureux fermier a trouvé, un beau matin, étendus morts auprès des pièges 1,477 de ces moutons.

FAITS DIVERS.

Un lâche assassinat a été commis dernièrement sur une femme, dans un des faubourgs de Boston.

Un nommé William Venner, âgé de 30 ans, est le meurtrier, et sa femme, âgée de 40 ans, est la victime. Ils étaient peu connus dans le faubourg de Lynn, où ils ne demeuraient que depuis peu de temps. Ils venaient des environs d'Augusta, Maine. Leur court séjour à Boston avait néanmoins suffi pour prouver qu'ils ne faisaient pas un bon ménage. Le mari était ivrogne, et quand il était ivre, il montrait les dispositions les plus dangereuses et les plus hideuses. Il avait une sœur à Boston, nommée Caswell, chez laquelle, à leur arrivée du Maine, ils demeurèrent quelques jours.

Pendant leur séjour chez madame Caswell, Venner et sa femme eurent de fréquentes querelles, et ils se battirent presque tous les jours.

Quelques jours avant le meurtre, Venner avait menacé de tuer sa femme.

Dernièrement, Venner et sa femme quittèrent le logement de Mme. Caswell pour venir pensionner chez Mrs. Roundy. Les deux époux vécurent assez paisiblement pendant quelque temps, quoique de petites difficultés s'élevassent tous les jours.

La veille du meurtre, Venner dit à sa femme qu'il avait renoncé à la boisson, et obtint d'elle quarante piastres. Avec une partie de cet argent il acheta un couteau poignard. Ce jour-là, il n'y eut aucune querelle entre les deux époux. Madame Conway en fit la remarque, pendant que Venner prenait son déjeuner auprès de sa femme. Tout semblait tranquille, et les deux époux paraissaient heureux. Plus tard, Venner descendit à la cave dans le but de fendre du bois pour Mme. Roundy.

Pendant qu'il était à la cave, vers dix heures du matin, sa femme descendit l'escalier et rencontra son mari qui remontait de la cave. Madame Conway, qui déjeunait, entendit tout à coup des cris épouvantables. Elle s'élança vers la porte et un spectacle horrible s'offrit à ses regards. Madame Venner luttait contre son mari, qui la tenait d'une main par les cheveux et de l'autre la frappait à coups de couteau-poignard. Madame Conway s'élança dans la rue par une porte en arrière, et appela au secours. Un vieillard, du nom de Ayres, qui passait en ce moment, entendant des cris, essaya d'enfoncer la porte; mais il se trouva en face du meurtrier, qui tenait à ses pieds sa femme qui respirait encore. Venner menaçait de tuer le vieillard qui s'enfuit épouvanté. Quelques instants après, le meurtrier sortit de la maison et se mit à marcher avec une apparence de sang-froid. Madame Conway cria aux passants d'arrêter l'assassin, mais bien qu'il se trouva en ce moment une demi-douzaine de personnes dans la rue, aucune n'osa l'arrêter tant il inspirait d'effroi. Venner gagna alors les bois. L'alarme fut aussitôt donnée, et un fort détachement de police arriva sur les lieux de l'assassinat. La police se mit à la poursuite de l'assassin, et après une heure de chasse elle s'empara de lui. L'assassin lutta en désespéré contre la police. Ses yeux flambaient comme ceux d'un tigre, et il tint longtemps la police à distance, jusqu'à ce qu'enfin pressé de toutes parts, il ne vit d'autre moyen de s'échapper que celui de se frayer un chemin à tout prix. Abandonnant soudainement l'arbre contre lequel il était adossé, il s'élança en brandissant son arme, à travers les rangs de la police. L'officier Goderich tenta vainement de l'arrêter. L'officier Thurston lui barra aussi le chemin, mais le meurtrier le renversa et le blessa dans le dos, sur la tête et à la figure. Toutes ces blessures sont graves. L'officier Whittier vint au secours de son camarade et parvint, en faisant usage de son bâton, à faire lâcher prise à l'assassin; mais avant que la brute n'abandonnât la lutte, le marshall de la cité, Barrett, arriva et lui envoya quatre balles qui le blessèrent à la tête, à l'épaule, dans le côté et à la main. Ainsi périt le misérable, une heure seulement après avoir tué sa femme.

On transporta le corps de madame Venner à l'Hôtel-de-Ville, où l'on constata qu'elle avait reçu 35 blessures presque toutes mortelles.

L'excitation est à son comble dans la ville, car un pareil meurtre est sans précédent dans cette localité.

A Vienne, en ce moment, une paysanne du nom de Dalcini, une italienne, fait les cures les plus merveilleuses dans les hôpitaux et en présence des médecins. Il y eut des difficultés à vaincre avant qu'on lui permit d'exercer sa merveilleuse faculté, mais le comité médical ne put refuser la permission après avoir inspecté les certificats des facultés de médecine de différentes villes d'Italie dont était muni la signora.

On la mena au Grand-Hôpital pour essayer une expérience sur le jeune Peytala, dont le genou disloqué n'avait pu être guéri par les médecins de Vienne. En moins de 7 minutes après l'entrée de la signora dans la salle où l'enfant gisait depuis après l'entrée en proie à la douleur, il put redresser sa jambe, longtemps en proie à la douleur, et puis se traîner seul pendant quelques pas. Le prince Torelli, dont la cheville tordue a été guérie par la simple imposition des mains de la signora, a fait construire une école dans le village natal de celle-ci, à Vittoria.

Elle déclare qu'elle guérit seulement en vertu de la puissance nerveuse de ses mains.

INCROYABLE ET HORRIBLE.—Un fait inouï, horrible et qui semblerait parfaitement incroyable à force d'étrangeté, vient de se produire dans la cité de Montréal.

Une malheureuse femme, âgée de 60 ans, du nom de Ellen Donnelly, morte depuis quelques jours, a été trouvée rongée par les rats, à sa résidence.

Nous relaterons les faits révélés par la courte enquête instituée hier matin.

Michaël Nolan, habitait avec son épouse et la défunte un mauvais bouge de la rue St. Paul, No. 146. Le mari est un ignoble ivrogne, complètement abruti, et sa femme, une vieille idiote, sœur de la défunte.

Un voisin ayant appris la mort de cette dernière, alla communiquer le fait à la police, qui se rendit, lundi soir, dans cet affreux et dégoûtant réduit, où un spectacle horrible s'étalait aux regards épouvantés. Un cadavre, celui de Ellen Donnelly, tout rongé par les rats, gisait sur le carreau et dans la même pièce étaient assis, à quelques pas de là, autour du poêle, un homme ivre, au regard hébété et perdu, et une femme à la physiologie impassible et stupide; on les connaît. Soumis à un interrogatoire, ils ne répondent que vaguement sans pouvoir assigner la date précise de la mort de la malheureuse, dont le cadavre servait de pâture aux rats, laquelle date devait remonter à cinq ou six jours.

Conduits à la station de police, où les presse de nouveau de questions sans pouvoir tirer d'eux une seule réponse qui put jeter quelque lumière sur ce drame ténébreux et plein de mystère,

Hier matin, ils comparaissent devant le Recorder, qui renouvelle l'examen sans plus de succès.

La femme de Nolan fixe son regard terne sur Son Honneur, qui l'accable de questions qui lui semblent inintelligibles, et sa figure, basse et stupide sur laquelle pas un muscle ne se contracte au récit de ce drame épouvantable, indique suffisamment que la malheureuse est devenue folle.

Le mari, à la mine repoussante, avoue qu'il était ivre depuis environ une semaine et qu'il n'a eu aucune connaissance des faits inouïs et presque incroyables qui se sont déroulés sous ses yeux; son regard, voilé par les fumées du vin, ne lui a pas permis d'en saisir le moindre détail.

Son Honneur les condamne tous deux à deux mois d'incarcération.—*Minerve* du 27.

TRAGÉDIE.—Deux Prussiens domiciliés à New-York, où ils exerçaient ensemble la profession de logeurs en garni, se sont pris du querelle à propos de quelques intérêts et, ont décidé qu'ils videraient leur différend par les armes.

Ils se sont enfermés tous deux dans une chambre obscure, et armés d'un couteau catalan, ils se sont mis à se chercher en frappant d'abord dans le vide.

Cornélius Walker a été atteint le premier au-dessus de l'œil gauche. Il s'est contenté d'en rire et de crier: Un peu plus bas et j'étais borgne!

Le combat dans l'obscurité s'est prolongé assez longtemps. Enfin une femme nommée Nancy Root, qui remplissait l'office de balayuse dans la maison garnie, attiré par le bruit, ouvrit la porte, puis la fenêtre, et se trouva en face d'un terrible spectacle.

Cornélius Walker était étendu sur le dos, son ventre était ouvert et laissait échapper les intestins. Ce malheureux expirait tandis que son adversaire, criblé de coups de couteau, cherchait à étancher, avec une serviette, le sang qui coulait d'une large blessure au front.

Tous deux sont morts à la suite de ce duel atroce.

Un maçon, du nom de Franz Borley, de Peoria, Ill., a subi, samedi soir, une terrible épreuve de sa force musculaire. Il revenait de travailler du clos de MM. Triebel & Belcher, sa petite chaudière de fer blanc à la main, quand un taureau, de placide apparence, se mit en frais de lui disputer le trottoir. Borley voulut le chasser en le menaçant de la main. Voyant l'animal se reculer pour se ruer sur lui, il prit lui-même ses jambes à son cou. Par malheur, un fossé se trouvait sur son passage, la nuit était noire. Il y tomba. Le bœuf rugissant n'attendait que cette chute pour le clouer au sol à travers ses longues cornes. Heureusement pour la victime, celles-ci lui passèrent sous les bras. D'un violent soubresaut de l'estomac, Borley recule assez la tête de l'animal pour lui saisir ses armes formidables; sans une pierre que la corne droite rencontra sous terre, le lutteur était étouffé. D'un effort désespéré, rassemblant toute son énergie, d'une saccade violente, il tord le cou de l'assaillant qui tombe. Sans attendre que le bœuf se relève, il se dégage du fossé et arrive chez lui tout défiguré avec une intolérable douleur au côté gauche. Le lendemain matin, le bœuf fut trouvé mort à l'endroit même de la lutte. Borley lui avait cassé l'épine dorsale. Cet animal s'était échappé, la veille, d'un troupeau revenant de la prairie pour l'hivernement.

Le *Times* de New-York raconte les circonstances de la découverte du cadavre d'un hermite, retiré pendant de longues années dans une caverne à 10 milles de Petra, Saline County, Kansas. Son genre de vie rappelle celui du solitaire de Bourbonnais, Ill. Qui sait si ce n'est pas le même individu? Les œuvres de Shakespeare, Sterne, Addison, Schiller, Southley et Spencer, ont été trouvées dans sa grotte. Des papiers que contenait une cassette en fer, ont fourni le nom de ce solitaire, Franklin Elliot, natif du Kentucky. Des lettres signées de lui annoncent une haute et solide éducation. Le portrait d'une jeune fille signée, Olive, et un extrait d'un journal, font connaître la cause de cette retraite surprenante. Elliot aimait cette Olive de toute son âme et avait un rival jaloux; ce qui provoqua un duel à la carabine, dans lequel Elliot tua son adversaire. L'histoire de la jeune fille reste un mystère, mais les lettres teintes du sang d'un nommé Bailey, d'après une note, indiquent suffisamment l'expiation d'une vengeance assouvie. Pauvre malheureux! Il y a là, la matière de tout un drame.

UN ASSASSINAT PAR AMOUR.—Au mois d'août dernier, la ville de Versailles était le théâtre d'un crime accompli dans les circonstances les plus dramatiques. James Ledgwick, doreur, d'origine américaine, assassinait sa fiancée, Mlle Annette Hulet, jeune fille d'une grande beauté et jouissant de la meilleure réputation.

L'instruction nous a montré l'accusé comme un très-bon sujet, laborieux et rangé, mais en même temps sombre, concentré et enclin à la jalousie. Il était reçu depuis longtemps dans la famille de Mlle Annette Hulet. Il semblait très-épris de cette jeune fille, mais il était très-jaloux.

Un jour, au mois de juillet dernier, il la trouva dans la rue, causant avec un jeune homme. Il n'eut pas la force de contenir son indignation et sa jalousie, et s'approchant d'elle, il lui donna un vigoureux soufflet. Le lendemain (tous les amoureux se ressemblent), il ne put supporter l'idée d'être à jamais privé d'elle; il alla lui faire les plus tendres excuses, et tout fut oublié de part et d'autre.

Il paraît que le caractère ombrageux de Ledgwick, avait décidé Annette à s'éloigner de lui peu à peu.

—Je suis plus malheureux qu'on ne croit, disait-il quelques jours avant de commettre son crime.

Il semblait préoccupé, son regard était égaré. Il se rendit à son travail, mais il le quitta bientôt; et on le vit, seul, la tête dans les mains, pleurant à chaudes larmes.

—Je souffre beaucoup, dit-il, à un de ses amis qui lui demandait la cause de son profond chagrin.

Le même jour, à onze heures, il alla attendre Annette; il la rencontra rue Champ-Lagarde, et tous deux s'arrêtèrent à causer, Annette appuyée contre le mur, et Ledgwick en face d'elle. Leur conversation, qui semblait fort animée, s'échauffa de plus en plus, et l'on vit tout à coup Ledgwick se précipiter sur la jeune fille, la saisir de la main gauche, et de l'autre lui porter à la poitrine, de haut en bas, un violent coup de couteau.

Annette s'affaissa, le coup avait été mortel.

—J'étais fou de jalousie, répond l'accusé à l'audience, j'avais vu Annette causant avec des Prussiens, et quand, en présence de mes reproches, elle me dit qu'elle était libre et qu'elle ne voulait plus m'épouser, je me sentis la tête en feu, et dans un transport de fureur, je lui portai le coup qui l'a tuée. Il a été condamné à 5 ans de travaux forcés.

VARIÉTÉS.

Le juge Kent, qui est un puritain à tout crins, disait en pleine salle d'audience que l'habitude de porter une moustache était dégoûtante et qu'il ne concevait pas comment une femme pouvait admirer chez les hommes ce genre d'ornement.

—A propos de ces remarques de son honneur, une dame de ses amies lui adresse une lettre pétillante de sel et se terminant ainsi :

—Vous avez sans doute oublié, cher ami, le vieux proverbe espagnol : Un baiser sans moustache, c'est comme un œuf sans sel !

—Un homme est appelé chez le commissaire de police pour avoir battu sa femme.

—Monsieur le commissaire, dit-il, si j'ai agi ainsi, c'est par patriotisme.

—Comment ça ?

—Oui, ma femme est la fille d'un prussien.

A PROPOS DE LA TAXE DES LETTRES, UN MOT D'HIER :

M. Thiers disait au directeur des postes : —Eh bien ! et cette augmentation de port..... quel effet produit-elle ?

—Ah ! dame, monsieur le président, je dois vous le dire franchement....., on se "récrie," mais on ne "récrit" plus.

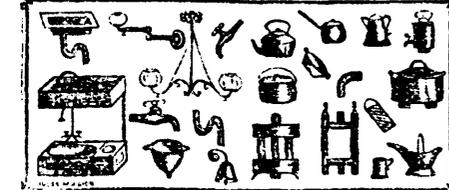
EDUCATION.—Leçons de Français d'Italie et d'Espagnol par un professeur Français d'origine et très-instruit.—S'adresser à P. PURY, professeur, 123 Rue McGill, Chambre No. 15.—Conditions modérées.

LAURENCELLE & VARY. FABRICANTS DE CHAUSSURES DE GOUT Pour Dames et Messieurs. CHAUSSURES FAITES A ORDRE. Importateurs de Chaussures Anglaises et Françaises de première qualité. Ont constamment en mains des chaussures à semelle de Liège, etc., etc. No. 303, RUE NOTRE-DAME. 2-31ss

IL N'Y A PAS DANS MONTREAL, DE magasin, où l'on puisse trouver une variété aussi grande, de Bijouteries, Coutelleries, Porcelaines, Albums, Concertinas, Boîtes à ouvrage, Sachets pour Dames et Messieurs, Bouteilles de toilette, Joujoux etc., etc., qu'au MAGASIN DE \$1 ET 50 CENTINS, DE LA PARTIE OUEST, Vis-à-vis la MAISON RECOLLET. N. B.—Nouveautés reçues chaque semaine. Une visite est sollicitée. 2-47i J. F. RAYMORE.

ETABLIS EN 1854. GEORGE YON, Plombier et Ferblantier. 241—RUE ST. LAURENT—241 (2ème Porte de la Rue Ste. Catherine.)

GEORGE YON se charge de toutes sortes d'ouvrages en Fer blanc, Zinc, Tôle de Russie, Tôle galvanisée, pose de Fournaies à air chaud, entreprend et répare les Couvertures, Dalles, Dallaux, pose de baignoires, Cabinets d'aisance (Water Closets), Bols à mains, Laviers, Tuyaux à l'eau, Tuyaux à gaz, Gazeliers, Cloches pour maisons. A son magasin, on trouvera toutes sortes d'ustensiles nécessaires pour l'usage de la maison. 2-45x



GEORGE YON se charge de toutes sortes d'ouvrages en Fer blanc, Zinc, Tôle de Russie, Tôle galvanisée, pose de Fournaies à air chaud, entreprend et répare les Couvertures, Dalles, Dallaux, pose de baignoires, Cabinets d'aisance (Water Closets), Bols à mains, Laviers, Tuyaux à l'eau, Tuyaux à gaz, Gazeliers, Cloches pour maisons. A son magasin, on trouvera toutes sortes d'ustensiles nécessaires pour l'usage de la maison. 2-45x

A. BELANGER MAGASIN DE MEUBLES 276, Rue Notre-Dame MONTREAL.

LEGGO & Cie., LEGGOTYPISTES, ELECTROTYPISTES, STEREO-TYPISTES, GRAVEURS, CHROMO ET PHOTHO-LITHOGRAPHES, PHOTOGRAPHES ET IMPRIMEURS. Bureau : No. 1, Côte de la Place d'Armes } MONTREAL. Ateliers : No. 319, Rue St. Antoine.

On exécute dans un style vraiment supérieur, les Cartes Géographiques, Livres, Gravures, Cartes d'Affaires, Mémoires, Livres de Commerce de toutes descriptions, à des prix très modiques.

Institut Telegraphique de la Puissance.

80, RUE SAINT JACQUES, MONTREAL, P.Q.

GEORGE E. DESBARATS, Propriétaire.

Etabli dans le but de qualifier des Opérateurs pour les nouvelles Lignes Télégraphiques qui se construisent actuellement par toute la Puissance du Canada et les Etats-Unis.

Ce Collège établi il y a trois ans, peut aujourd'hui être considéré comme une Institution permanente. Son accroissement rapide et sa prospérité sont dus aux demandes des propriétaires de lignes télégraphiques, et le Propriétaire doit son succès à l'habileté qui a marqué l'enseignement de cet art utile par les Professeurs attachés à l'Institut.

Le développement rapide et l'utilité du Télégraphe Electrique, et conséquemment la demande toujours croissante pour des Opérateurs de premier ordre, rendent l'établissement de Collèges pour l'enseignement de cette branche d'absolue nécessité.

Les Surintendants de Lignes Télégraphiques voient ce mouvement avec faveur. Les Collèges Commerciaux ont, jusqu'à un certain degré, entrepris l'enseignement de cette branche aussi bien que des autres branches de l'éducation commerciale; mais les connaissances télégraphiques ainsi acquises ont toujours été regardées comme de second ordre; à ce point que les Collèges de Chicago, Milwaukee, Buffalo, New-York, etc., ont discontinué l'enseignement, et recommandant l'Institut Télégraphique comme l'endroit où une connaissance parfaite de cet art à la fois intéressant, savant et utile peut-être le plus convenablement obtenue.

La perspective pour les Jeunes Gens et les Dames qui étudient la télégraphie, de se procurer bientôt des situations lucratives, ne saurait être meilleure qu'à présent, et nous recommandons instamment à ceux qui désirent embrasser une carrière plaisante et rémunérative de se qualifier comme Opérateurs sur les diverses Lignes Télégraphiques.

Les Elèves, en quittant l'Institut, reçoivent un certificat de capacité, qui leur permet de remplir de suite les vacances qui auraient lieu dans la Puissance du Canada et les Etats-Unis. De prime abord, on peut obtenir un salaire de \$30 par mois; mais après deux ans de pratique, on n'a aucune difficulté à obtenir \$50 ou \$60 par mois; on paie même de \$100 à 170 par mois aux Etats-Unis.

La connaissance pratique de la Télégraphie convient surtout aux Dames; et en effet, elles sont les Opérateurs favoris en Angleterre et en Amérique, reçoivent un salaire plus élevé, comparé avec les autres emplois, que les hommes, tandis qu'elles ont plus de facilité naturelle pour apprendre cette science. Savoir lire et écrire passablement sont les seules connaissances rigoureusement nécessaires, et toute personne de capacité ordinaire peut devenir excellent Opérateur. Nous avons la preuve dans le cas de plusieurs gradués qui, avec peu d'instruction et aucune idée du fonctionnement de la Télégraphie en entrant, sont devenus de bons Opérateurs en quelques mois. C'est aussi une bonne occasion pour les étudiants d'apprendre à écrire vite. Quelques-uns de nos gradués qui pouvaient à peine écrire leurs noms prennent aujourd'hui les messages au taux de 25 à 30 mots par minute.

LES DEVOIRS D'UN OPERATEUR.

Il n'y a pas de métier ni de profession qui exige moins de travail, et en même temps où l'employé jouisse d'une plus grande liberté et indépendance; car il est constamment maître de l'instrument qu'il dirige, il occupe ordinairement un bureau à lui seul, sans directeur ni maître, n'ayant qu'à recevoir et à expédier les messages. Il travaille ordinairement de 10 à 12 heures par jour, moins les heures ordinaires pour les repas. Les Opérateurs ne sont pas requis de travailler le dimanche. L'Institut est complètement pourvu de tous les appareils, etc., d'un grand Bureau de Télégraphie de premier ordre. Des dépêches de toutes descriptions, des nouvelles des chemins de fer, arrivées et départs des trains, des Rapports des Marchés et des Dépêches par le Câble Transatlantique, sont expédiés et reçus, tel que pratiqué sur des lignes ordinaires. L'instruction individuelle est donnée à chaque étudiant, d'après son plus ou moins d'aptitude pour cette science. On n'épargne ni le travail, ni la dépense pour qualifier les étudiants pour les situations les plus importantes, sous un aussi bref délai que possible. Les élèves peuvent commencer leurs études en aucun temps, et les continuer dans les collèges jusqu'à ce qu'ils possèdent les connaissances nécessaires pour faire de bons Opérateurs, et ce sans charges extra. Il n'y a pas de vacances. Heures d'étude : de 9 heures du matin jusqu'au midi, et de 1.30 à 6 heures P.M. Le temps ordinaire pour se perfectionner dans cette science est de quinze semaines; mais ceci dépend bien entendu, de l'aptitude plus ou moins grande des élèves pour l'étude. Quelques-uns des gradués qui occupent des situations dans les Bureaux de Télégraphie ont fait leur cours d'étude dans l'espace de cinq à huit semaines.

Le prix pour le cours complet est de Trente Dollars. Il n'y a aucune dépense extra, vu que tous les matériaux et instruments nécessaires sont fournis par le Collège.

Une ligne a été construite sur laquelle les élèves pourront pratiquer lorsqu'ils seront suffisamment avancés. Dans le cas de l'interruption des communications par la rupture des fils, les réparations sont conduites par un Professeur de Télégraphie sous les yeux des élèves, afin qu'ils puissent acquérir une connaissance réellement pratique de la science de la Télégraphie.

GEORGE E. DESBARATS, Propriétaire.

Montréal, Septembre 1871.

AVIS.

LES ABONNES DE L'OPINION PUBLIQUE trouveront à faire encadrer leurs gravures à bas prix, chez N. RHÉAUME, 75—RUE ST. LAURENT.—75 2-47f

2-47f



DES Soumissions cachetées adressées au soussigné, et endorsed "Soumissions pour travaux, Rivière Saint Maurice," seront reçues à ce bureau jusqu'à LUNDI, le 8ème jour de janvier prochain, au matin, pour la construction d'une écluse transversale (Bulkhead Dam) aux Piles, sur la rivière Saint-Maurice.

Les plans et les spécifications peuvent être vus à ce bureau, et au bureau du Surintendant des travaux du Saint-Maurice, à Trois-Rivières, ou d'autres informations peuvent être obtenues.

Le Département ne sera pas tenu d'accepter la plus basse ou aucune des Soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Département des Travaux Publics, Ottawa, 16 Déc., 1871. 2-51c



LES SOUSSIGNÉS qui ont remporté cinq premiers prix à l'Exposition Provinciale tenue à Montréal en 1870, viennent d'importer un assortiment de roues et d'essieux en acier, de qualité insurpassable. Tous s'accordent à dire que ces roues ne peuvent manquer, ayant plus de rails que les roues ordinaires.

Les soussignés invitent le Public à visiter leur grand assortiment de voitures d'été et d'hiver. D. GERVAIS & Cie. No. 810 RUE CRAIG. Dépôt, 69, Rue Bonaventure.

THOMAS MUSSEN, Marchand en Gros et en Détail de SOIERIES et PEPLINES IRLANDAISES, GANTS D'ALEXANDRE, et autres Fabricants de renom, TAPIS ET PRELATS DE CHOIX, De Velours, Bruxelles ou Tapestry, ORNEMENTS D'EGLISES, Tentures pour Salons, Franges en Soie, etc., 257 ET 259, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL. 2-21ss

ON DEMANDE

DIX JEUNES GENS RESPECTABLES et trois DEMOISELLES pour se qualifier comme OPERATEURS TELEGRAPHIQUES. Pour les détails, voir l'annonce de l'Institut Télégraphique de la Puissance.

Conditions : \$30 pour le cours complet, y compris l'usage des instruments et des fils télégraphiques. S'adresser à l'Institut Télégraphique de la Puissance, 89, rue St. Jacques, et au bureau du Canadian Illustrated News, Hearststone, et de l'Opinion Publique, No. 1, Côte de la Place-d'Armes, Montréal. 2-36tf.

REFRIGERANTS PATENTÉS.

DE \$8 A \$40.

Ces REFRIGERANTS ont plusieurs améliorations désirables qui ne peuvent être trouvées dans les autres, et comme nous avons employé les mêmes ouvriers pendant les dix dernières années, c'est une garantie de leur qualité. Nous avons en mains un assortiment considérable de

POELES DE CUISINE, COUCHETTES EN FER, FONDS A RESSORTS DE TACHER, OBJETS EN ETAIN ET VERNISSÉ, POTS A THE ET CAFÉ AMÉLIORÉS, ETC., ETC., ETC.

Aussi, devant arriver dans quelques jours, un Stock considérable de

COUCHETTES EN FER TRAVAILLÉ ANGLAIS. MEILLEUR ET Cie., 528, Rue Craig. 2-18ss

Chemin de Fer du Grand-Tronc.

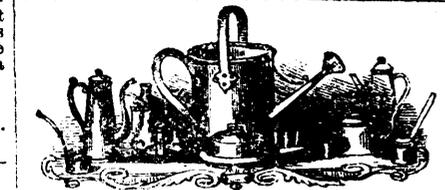
SERVICE D'HIVER.

Le et après LUNDI prochain, le 30 OCTOBRE, LES TRAINS partiront de MONTREAL comme suit :

Train d'accommodement pour Island Pond et les stations intermédiaires... 7.00 A.M. Train de la Malle pour Island Pond, et les Stations intermédiaires... 2.00 P.M. Train de la Malle de Nuit pour Québec, Island Pond, Portland et Boston... 10.30 P.M. Express pour Boston via Vermont Central... 9.00 A.M. Train de la Malle pour St. Jean et Rouse's Point, en communication avec les trains de Stanstead, Shefford, Chambly et Comtés du Sud-Est, et avec les chemins de Fer et Vapeurs du Lac Champlain... 3.00 P.M. Trains Express pour Boston, New-York, etc., via Vermont Central... 3.30 P.M. Express de Jour pour Toronto et les Stations intermédiaires... 8.00 A.M. Express de Nuit pour Toronto et les Stations intermédiaires... 8.00 P.M. Train Local pour Brockville et les Stations intermédiaires... 4.00 P.M. Train d'accommodement pour Kingston et les Stations intermédiaires... 6.00 A.M.

Il y aura des Chars Dortoires Palais Pullman à tous les trains directs de jour et de nuit. Le bagage sera étiqueté pour tout le trajet.

C. J. BRYDGES, Directeur-Gérant. 2-24tf. 25 Octobre, 1871.



ATELIERS DE FERBLANTIERS ET PLOMBIERS.—Enseigne de la grosse Cafetière rouge, 98 Rue St. Laurent.

T. St. George continuera à prendre des commandes pour pose de tuyaux à gaz et à l'eau, pour couvertures en ferblanc, tôle et ardoise; pour ouvrages à la campagne, aux églises, couvents, collèges et maisons particulières. Fournaies à air chaud posées d'après le système le plus connu. On trouvera chez le soussigné des réfrigérateurs améliorés. T. ST. GEORGE, 98, RUE ST. LAURENT. 2-24ss

\$30,000 VALANT

EN HARDES FAITES DRAPS, TWEEDS, CASIMIRES FRANÇAIS ET ANGLAIS NOUVELLEMENT IMPORTÉS

20 POUR CENT AU-DESSOUS DE LA VALEUR ORDINAIRE VENEZ ET JUGEZ.

L'on trouvera aussi chez le Soussigné une grande variété de CHEMISES, COLS, COLLETS, etc. A DES PRIX TRÈS MODERES

R. DEZIEL, NO. 131, RUE ST.-JOSEPH. Toute commande sera exécutée avec promptitude 2-3ss

"The Canadian Illustrated News"

Journal Hebdomadaire

De Chronique, Littérature, Science et Art, Agriculture et Mécanique, Modes et Amusements, Publié tous les Samedis à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS.

SOUSCRIPTION D'AVANCE.....\$4.00 par an. PAR NUMERO..... 10 Centins.

CLUBS.

Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra \$20, aura droit à six copies pour l'année. Les abonnés de Montréal recevront leur journal à domicile.

Port : 5 centins par trois mois, payables d'avance par les abonnés, à leurs bureaux de poste respectifs. Les remises d'argent par un mandat de Poste ou par lettre enregistrée, seront aux risques de l'Éditeur.

On recevra des annonces, en petit nombre, au taux de 15 centins la ligne, payable d'avance.

AGENCE GENERALE 1-COTE DE LA PLACE D'ARMES-1 BUREAU DE PUBLICATION ET ATELIERS : 319-RUE St. ANTOINE-319

SIROP DE GOMME D'EPINETTE ROUGE DE GRAY.

LES effets de la Gomme d'Épinette Rouge dans les maladies des Poumons et de Gorge, tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite, etc., sont vraiment étonnants. Dans cette préparation, toutes les excellentes propriétés de la Gomme y sont soigneusement gardées.

Prix : 25 centins par bouteille. A vendre chez tous les principaux pharmaciens du Canada. En gros et en détail chez le préparateur

HENRY R. GRAY PHARMACIEN, 144 Rue St. Laurent, MONTREAL. (Etabli en 1859.) 2-24ss

J. D. NORMANDIN,

RELIEUR, REGLER ET MANUFACTURIER DE LIVRES BLANCS.

Ouvrages de luxe ainsi qu'ouvrages les plus communs, reliés à des prix très modérés. Les abonnés de l'Opinion Publique trouveront une bonne occasion de faire relier leur journal à bon marché.

No. 36 RUE ST. VINCENT, MONTREAL. 1-52ss

POUDRE ALLEMANDE,

SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLI JAMAIS ET VENDE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS RESPECTABLES. 2-33ss

CORNICHES,

CORNICHES ROULEAUX, BAGUETTES A CADRES ET A ESCALIERS.

A vendre à prix réduits avant l'inventaire chez L. J. A. SURVEYER, 24, Rue Craig, Montréal.

2-10ss

DÉPARTEMENT DES DOUANES.

Ottawa 15 De cembre 1871.

L'ESCOMPTE AUTORISÉ sur les ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 9 pour cent.

R. S. M. BOUCHETTE, Commissaire des Douanes. 6d

F. X. BEAUCHAMP,

(Successeur de D. Smilie.)

BIJOUTIER ET IMPORTATEUR DE PIERRES PRECIEUSES.

134—RUE ST. FRANCOIS-XAVIER—134 2-45zz MONTREAL.

O. DESMARAIS,

PHOTOGRAPHE.

(Coin des Rues Craig et St. Laurent.) MONTREAL.

On prend des photographies de toutes grandeurs. Photographies encadrées à bon marché. 2-45x

"L'Opinion Publique"

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Publié tous les Jedis à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS & Cie.

ABONNEMENT.....\$3.00 par année Aux Etats-Unis..... 3.50

Par numéro..... 7 Centins

Envoi par lettres enregistrées ou par ordre sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal.

ANNONCES..... 10 Centins la ligne 1re fois 5 Centins 2me &c.

Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés.

On ne recevra pas d'abonnements pour moins de six mois.

Tout semestre commencé se paie en entier.

Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'administration, No. 1, Côte de la Place d'Armes.

L'agent collecteur et les porteurs ne sont pas autorisés à recevoir de désabonnements.

Lorsqu'un abonné change de demeure il doit en donner avis huit jours d'avance.

Si l'abonné ne reçoit pas son journal il est requis de porter plainte immédiatement à l'administration

FRAIS DE POSTE-ATTENTION !

Les frais de poste sur les Publications hebdomadaires ne sont que de 5 centins par trois mois, payables d'avance au bureau de poste de l'abonné. Le manque d'attention à ce détail, entraînerait une dépense de 2 centins qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Les journaux qui voudront bien échanger avec nous, ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction, devront être adressés à l'Opinion Publique ou aux Rédacteurs, No. 1, Côte de la Place d'Armes, Montréal.

Toute lettre d'affaires devra être adressée à George E. Desbarats, seul chargé de l'administration du journal.

Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.